

JOURNAL DE LA HAYE.

PRIX DE L'ABONNEMENT.
 La Haye. Provinces.
 Pour un an. 24 fl. 30 fl.
 six mois. 14 » 18 »
 trois mois. 7 » 8 »

PRIX DES INSERTIONS.
 Les premières 5 lignes fl. 1.50 timbre
 compris et 10 cts. par ligne en sus.

BUREAU DE LA RÉDACTION
 à La Haye, Loge Nieuwmarkt,
 derrière le Prinsengracht, No. 104.
BUREAU POUR L'ABONNEMENT ET LES
ANNONCES.
 Chez M. Van Waeldan, Libraire,
 Spui, à La Haye.
 Les lettres et paquets doivent être
 envoyés à la direction francs de port.

LA HAYE, 4 Juillet. Affaires d'Angleterre.

Aujourd'hui que la retraite du cabinet de sir Robert Peel est un fait accompli et que l'avènement au pouvoir de lord John Russell et de son parti est à peu près certain, on se demande quel est l'avenir qui attend cette nouvelle administration et quelle ligne il lui convient de suivre pour venir à bout des difficultés qu'il rencontrera probablement dans sa carrière.

D'après le vote de la chambre des communes, sur la question du bill de protection, ce n'est point le parti *whig*, proprement dit, mais une coalition entre les libéraux irlandais, un certain nombre de membres du parti protectionniste et les diverses factions du parti libéral anglais, que l'opposition à la mesure ministérielle a pu réunir une majorité hostile de 73 voix. Réduit aux forces numériques du parti *whig* proprement dit, lord John Russell n'aurait pu réunir plus de 220 à 230 voix.

Ce n'est donc point, à vrai dire, comme représentant de l'opposition victorieuse, que le député de Londres arrive aux affaires, c'est bien plus tôt pour y continuer le système politique de sir Robert Peel, non-seulement quant à la politique commerciale, mais encore sur tous les points principaux de ce système.

On peut donc prévoir que les difficultés qu'a rencontrées sir Robert Peel dans sa carrière laborieuse et brillante, à laquelle le vote du 29 juin a mis fin, son successeur les rencontrera à son tour.

Quoique la question de la liberté de commerce qui a presque exclusivement occupé le parlement dans cette session, soit définitivement réglée, que le bill qui a aboli les droits sur les céréales et celui qui établit de si importantes réductions dans les tarifs de douane, soient devenus aujourd'hui lois de l'état, lord John Russell ne peut pas se flatter de voir le parti protectionniste accepter sa défaite comme irrévocable et nul doute qu'il ne revienne à la charge dans les deux chambres pour essayer d'introduire des modifications dans cette nouvelle législation. Les partis n'abdiquent jamais et quelque peu de chance leur échappant, les protectionnistes, dans leurs protestations, ne cessent de dire que pour se tenir en dehors de la balance et combler leurs forces toutes les fois que l'occasion s'en présente, le mouvement qui a amené l'abolition de l'ancienne législation a été trop violent pour qu'il ne s'opère pas une réaction et l'on peut compter que ceux à qui elle pourrait profiter, la rendront aussi profonde et aussi générale que possible.

Les organes du parti agricole promettent au cabinet de lord John Russell de ne le juger qu'avec loyauté, de lui accorder suivant leur expression *a fair trial*; mais, après l'opposition systématique par laquelle ses chefs sont parvenus à renverser le ministère Peel, s'ils devaient nécessairement faire une pareille déclaration, il est permis de douter de sa sincérité : le parti n'a pas plus de raison d'affectionner lord John Russell et le *fair trial* sera tout simplement une opposition aussi vive contre lui que celle qu'ils ont dirigée contre son prédécesseur. Seulement ils n'auront plus ce moyen d'opposition qu'ils ont si largement exploité, c'est-à-dire la prétendue trahison de sir Robert Peel envers les conservateurs qui l'avaient élevé au pouvoir.

Il n'est pas à présumer que la dissolution des chambres, si, comme on le croit généralement, le nouveau cabinet a recours à cette mesure, apporte une modification matérielle à la situation respective des partis dans la chambre des communes; car on ne doit pas se dissimuler que les élections se feront sous l'influence de cette réaction qui a été signalée, réaction faible encore, mais qu'on fera tout au moins pour développer et étendre; et l'on ne doit pas oublier que la chambre actuelle, dont la grande majorité appartient aux diverses nuances du parti conservateur, a été élue en 1841, quelques années à peine après l'adoption du bill de réforme contre lequel cette majorité aurait certainement voté, si elle avait été appelée à se prononcer sur cette grande mesure, œuvre d'un cabinet libéral.

Lord John Russell a dirigé l'opposition contre le bill de protection pour l'Irlande; sur ce point seul ses vues semblent différer de celles de sir Robert Peel, quant à la politique à suivre à l'égard de l'Irlande; et cependant si l'on y réfléchissait bien, on verrait que dans la pratique la dissidence de vues ne serait pas aussi profonde entre ces deux hommes d'Etat lorsqu'il s'agit de mesures répressives. Les chartistes, par exemple, ne pardonneront pas plus au cabinet de lord Melbourne dont lord John Russell était l'un des chefs dirigeants, les mesures prises contre eux en 1840 dans le Monmouthshire, à Newport, que M. O'Connell et les *repealers* n'auraient pardonné à sir Robert Peel son bill de coercition.

L'Irlande est une des grandes difficultés que le ministère Peel a rencontrées. Cessera-t-elle d'en être une pour le cabinet qui va succéder? Voilà la question. M. O'Connell vient de poser nettement ses conditions (1): réforme radicale dans les institutions politiques et sociales de l'Irlande; il ne demande ni plus ni moins, mais il le demande d'une façon qui ne laisse pas d'alternative; il lui faut ces réformes ou bien le rappel de l'Union; lord John Russell osera-t-il se lancer dans ce champ sans limites, irait-il même aussi loin que sir Robert Peel qui déclarait l'autre jour que le seul moyen de gouverner l'Irlande était de l'assimiler en tout à l'Ecosse et à l'Angleterre; ou bien jugera-t-il comme d'autres hommes d'Etat que le peuple irlandais est loin encore d'être mûr pour toutes les réformes, et qu'avant de songer à lui accorder des droits politiques qu'il ne comprendrait pas, il importe surtout de faire pénétrer dans ces natures à demi-sauvages, quelques rayons de civilisation première.

En tout cas, M. O'Connell se montrera plus exigeant que jamais, car la Jeune Irlande le tient en suspicion et l'accuse de vouloir vendre la cause nationale aux *whigs*; il ne faudra rien moins que la réalisation complète du programme qu'il vient de publier, pour que les soupçons qui pèsent sur lui ne se formulent pas d'une manière accablante pour sa popularité, déjà fort compromise.

(1) Voir plus loin rubrique Angleterre.

Il faudra donc que lord John Russell s'exécute bon gré mal gré, s'il veut conserver à la chambre des communes l'appui de M. O'Connell et de ses quarante voix irlandaises, appui qui a seul empêché le ministère Melbourne, pendant plusieurs sessions, de succomber aux attaques du parti conservateur.

(Pour être continué.)

S. M. la Reine a quitté aujourd'hui cette résidence, se rendant par un convoi spécial du chemin de fer, par Utrecht, à son Palais de Soestdyk.

Le ministre des finances, par suite de la dépréciation du papier que, suivant l'autorisation qu'il en a reçue du Roi, et après avoir opéré au préalable, à la Banque des Pays-Bas, le dépôt de la valeur en anciennes pièces de monnaie, en y ajoutant le supplément exigé suivant l'art. 4 de la loi du 18 décembre 1845, une nouvelle émission de billets au titre de fl. 500, fl. 100, fl. 20, fl. 10 et fl. 5 du papier monnaie institué par ladite loi, a eu lieu, et ce pour une somme de quatre millions neuf cent mille florins.

La Haye, 2 juillet 1846.

Le ministre des finances,
VAN HALL.

Le steamer néerlandais *Amicitia*, faisant le trajet d'Anvers à Rotterdam, en concurrence avec le *Willelm de Tweede*, a touché avant-hier sur les bas fonds devant Bath. On dit que la position de ce steamer est très-fâcheuse. On ajoute que le désir immodéré de devancer son rival (les deux steamers sont partis à la même heure) a causé ce désagrément à l'*Amicitia*. C'est en voulant couper court qu'il a touché. Si en général la concurrence est favorable au public, elle peut donner lieu aussi à des inconvénients bien graves.

La chambre belge a continué avant-hier la discussion de la convention avec la France.

M. Osy, à l'ouverture de la séance, a parlé contre la convention. Il en demande le rejet et propose l'établissement d'un système de primes auquel 1,500,000 fr. seraient annuellement affectés pour favoriser l'exportation des toiles du pays. Il a déposé dans ce but un amendement qui a été appuyé.

M. De Haerne, succédant à M. Osy, a défendu la convention. Il a recommandé l'étude de la question de l'union de douanes avec la France.

M. le ministre des affaires étrangères a répondu sur la question de l'union de douane, que si le gouvernement ne croyait pas à la possibilité de l'union de douane quant à présent, il ne voulait pas préjuger l'avenir. Il s'est ensuite attaché à démontrer, par une série de calculs et de chiffres, que la situation de la Belgique, au point de vue de ses intérêts matériels, n'était pas telle qu'elle voulait bien le dire.

M. David a parlé contre la convention. Son discours a eu pour but de soutenir que l'industrie de la laine n'avait jamais été protégée comme elle avait droit de l'être, et qu'elle était complètement sacrifiée par la convention en discussion.

M. le ministre des finances a déposé trois projets de loi relatifs au règlement des exercices de 1839, 1840 et 1841.

Le *Journal des Débats* résume en ces termes le dernier discours prononcé par sir Robert Peel :

« Les adieux de sir Robert ont été pleins de dignité, mais en même temps pleins d'adresse. Si, comme on le prétend, le chef de l'ancien parti conser-

saillant tableau. La vie intérieure manque. Que d'esprit dépensé dans les *Trois Mousquetaires* et vingt ans après, pour ne faire connaître ni Richelieu ni Mazarin! Il suffit, pour montrer à quel point ce genre diffère du vrai roman historique, de comparer ces deux images, telles que l'auteur les retrace, à celle du Louis XI de *Quentin Durward* ou de *Notre-Dame de Paris*. La Reine Margot n'est-elle pas ainsi? Ces grands noms de Catherine de Médicis, de Charles IX, de Marguerite de Valois, de Henri de Navarre qui sera Henri IV, — noms glorieux ou sinistres, — y consentent-ils leur signification propre, et ne se rappelle-t-on pas involontairement, en présence de ce drame refait de la *Saint-Barthélemy*, le récit vigoureux et coloré d'une *Aventure sous Charles IX*? Dans la *Dame de Montsoreau*, M. Dumas n'a point marché sur les traces de M. Mérimée; mais il s'est imité lui-même. La *Dame de Montsoreau* n'est autre chose qu'une scène de *Henri III*, à laquelle se rattache une aventure romanesque. L'amour de trois hommes, — le duc d'Anjou, M. de Montsoreau et Bussy, — pour une même femme, Diane de Méridor. Là encore la vraie couleur historique est absente; on n'y sent rien de l'agitation profonde, sérieuse, populaire de la ligue. M. Dumas ridiculise l'histoire au lieu de la représenter poétiquement et fidèlement sous ses divers aspects. Le roi, ce n'est pas Henri III avec sa faiblesse mêlée de violence, c'est le bouffon Chicot. Chicot joue M. de Guise, et lui ravit avec une grimace le commandement de la ligue; c'est Chicot qui, s'affublant d'habits royaux, vient tendre sa tête au ciseau de Mme de Montpensier, lorsqu'elle veut surprendre à Sainte-Genève le pusillanime Valois, et lui faire sa toilette de moine. Mais cette lutte ardente, passionnée, des catholiques et des protestants, qui se disputaient le cœur de la France et étaient déjà comme deux nations de mœurs différentes dans la même nation, tandis que le véritable pays était près de se sauver lui-même avec un bon mot et un pamphlet, — ce monde de Guise, de Montluc, de Mornay, de Lanoue, de d'Aubigné, de la *Satire Ménippée*, — tous ces puissants éléments resteraient encore intacts, si, avant l'auteur de la *Dame de Montsoreau*, M. Vitei n'avait écrit les *États de Blois* et la *Mort de Henri III*.

Comment, dans ces conditions, se peut expliquer le succès des ouvrages de M. Dumas? Ils sont lus, parce que l'auteur de *Monte-Christo* répond à quelques-uns de nos penchants en créant des compositions qui étonnent, éblouissent, amusent. C'est un intérêt d'un caractère particulier à côté de celui que Scott a su donner à *Ivanhoé* ou aux *Puivertains*. Et en ces termes la question n'est pas difficile à résoudre; les romans de Mlle de Scudéry intéressèrent aussi à leur jour en même temps que le *Cid*. Cela prouve seulement qu'il y a plusieurs sortes d'intérêt, de même qu'il y a dans notre nature des besoins de plus d'un genre. Il y a les besoins généraux du vrai et du beau difficiles à satisfaire, parce qu'ils sont difficiles à saisir, et qui ne changent,

pas essentiellement avec le temps; il y a aussi les caprices de mode, les passions de circonstance, les mouvements févres d'une curiosité inconstante, qui passent, varient chaque jour et chaque heure, et auxquels il faut sans cesse une proie facile et en apparence nouvelle. Le destin des livres est marqué suivant qu'ils s'adressent aux uns ou aux autres de ces besoins; ceux-ci ont l'intérêt éphémère, le succès bruyant et passager; ceux-là ont l'attrait profond, le succès lent et durable. La mode change, mais *Clelie*, qui toutes vont s'ensevelir également dans l'oubli avant que le temps ôte rien à l'immortelle jeunesse de *Cid*.

Que M. Dumas se soit laissé aller sans résistance à ce torrent, cela ne devrait pas surprendre peut-être après un examen réfléchi, et signifierait au besoin une chose: c'est que ces facultés énergiques qui frappent d'abord en lui pourraient n'avoir été que les velléités d'un cerveau brûlant, et devenues ensuite inhabiles à se fixer, à se transformer en une volonté sérieuse et forte, à prendre, en un mot, cette consistance qui fait le génie. M. Dumas ne l'a-t-il pas prouvé en abordant avec une sorte de passion tous les genres, même la tragédie, sans pouvoir s'arrêter à aucun? Il lui fallait dès lors une autre issue, où ses fougueux élans, qui ne parvenaient pas à se régler, se pussent produire à l'aventure, en dehors de nécessités littéraires plus élevées. Cette issue s'est trouvée, et l'auteur des *Trois Mousquetaires* l'a saisie comme une voie que réclamaient ses instincts. On en pourrait dire autant de quelques autres auteurs; mais Mme Sand ne pouvait-elle aspirer à un meilleur rôle? L'écrivain qui avait si heureusement rencontré la mesure de l'art et de ses qualités propres, qui a fait de sa suite d'ouvrages, *Indiana*, *Valentine*, *André*, *Mauprat*, et gardait encore en lui de si fécondes ressources d'émotion, avait-il besoin d'aller chercher des éléments ailleurs que dans la poésie même? Mme Sand a trouvé sur son chemin deux mortels ennemis qu'elle n'a pu vaincre, et qui lui ont fait déjà plus d'une blessure, le socialisme et le feuilleton. C'est par là que l'intégralité est entrée dans son talent. Au lieu de ces romans dont nous parlions et qui se succédaient sans révéler de faiblesse, de somnolence, de passages de l'inspiration, elle a fait des œuvres froides, alambiquées par l'esprit de système, telles que le *Moulinier d'Angibault*, à côté d'autres œuvres chaudes de passion comme *Isidora*. Aujourd'hui encore il faut attendre par *Teverino* avant d'arriver au charmant récit de la *Mare du Diable*. — *Teverino*, à vrai dire, n'est point un roman, c'est une conversation accidentée qui se poursuit sur les chemins, à laquelle des personnages inattendus viennent se mêler, sans point de départ et sans dénouement. Que voit-on en effet? C'est sur une frontière d'Italie qui n'est point fixée, à côté du petit village de Saint-Apollinaire; lady Sabina G... paraît livrée à un profond ennui dans sa villa; elle aurait

FEUILLETON DU JOURNAL DE LA HAYE. 5 JUILLET 1846.

DES ŒUVRES LITTÉRAIRES DE CE TEMPS.

LE ROMAN ET LA CRITIQUE.

La nature humaine, les mœurs présentes, sont incontestablement traversées dans *Monte-Christo*. M. Dumas a-t-il mieux réussi dans ses romans historiques? Mais ce genre, plus que tout autre encore, n'exige-t-il pas le travail, l'étude intelligente, la maturité de l'inspiration? Avant de ranimer les personnages dont le nom réveille une idée de gloire ou de terreur, il faut avoir en quelque façon vécu familièrement avec eux, avoir pénétré dans tous les replis de leur destinée, et pesé attentivement leurs grandeurs et leurs petites misères; avant de peindre autour d'eux le mouvement de leur siècle, il faut en avoir saisi le caractère particulier, le sens intime, s'être, pour ainsi dire, imprégné de toutes ses émotions, afin de ne point trahir sa physionomie nationale par un faux geste, par des couleurs mensongères. C'est le mérite éminent de Scott d'avoir réuni une connaissance exacte de tous les détails de la puissance suffisante dans l'imagination pour combiner ces détails en des types, sans cesser d'être exact. Il avait si bien acoutumé son génie à s'inspirer de la vieille Ecosse, à rechercher ses moindres coutumes, à se familiariser avec ses passions, que la fidélité n'est plus pour lui un effort; elle est en lui, elle est dans toutes parts; elle va du héros préféré au passant obscur, elle se fait partout avoir dit son mot qui le caractérise, et un rayon d'inspiration poétique flotte sur l'ensemble, sur ce monde de reines malheureuses et d'entraînées jeunes filles, de vaillants soldats des Stuarts et de fanatiques partisans, de bohémienne et d'indépendants montagnards, de *Mary Stuart*, Diana Vernon, Claverhouse, Balfour de Burleigh, Fenella, Rob-Roy; si le roman historique n'est point cela, il n'est rien. Le principal défaut de M. Dumas dans ceux qu'il ne cesse de produire, c'est d'emprunter des noms seulement à l'histoire, de jeter dans quelque période célèbre une intrigue capricieuse, légère, qui effleure les événements et les hommes sans se confondre avec eux, sans les lier fortement dans un large et

Voir le *Journal de La Haye*, n° d'hier.

«Un grand écrivain français, Fléchier, parlant de Turenne tombé sur le champ de bataille, dit : autant que nous nous en souvenons, qu'il mourut en se relevant dans son triomphe. C'est ce que pourrait dire sir Robert Peel. Il n'a qu'à raconter ce qu'il a fait pour faire son propre panégyrique. C'était une tâche facile. L'Europe pacifiée, l'Inde soumise et conquise, les finances relevées, le déficit comblé, le commerce restauré, toutes ces conquêtes de la politique pacifique se pressaient sous sa parole. Il a rendu un hommage mérité à ce haut esprit moral et chrétien qui a distingué pendant ces cinq dernières années les actes de son collègue des affaires étrangères. Tous les gouvernements alliés de l'Angleterre ratifieront ce témoignage décerné au caractère calme, digne et essentiellement honnête de lord Aberdeen. Et comme si ce ministère déchu devait être heureux jusqu'à la fin, il a pu annoncer aux chambres et à l'Angleterre que la dernière difficulté qui pouvait compromettre la paix, l'affaire de l'Orégon, était définitivement résolue.»

«La session politique proprement dite, peut être considérée comme close. Dans les cinq ou six mois qui vont suivre, les partis se dessineront, ou plutôt se prépareront à une reconstitution. Le discours de sir Robert Peel ne nous paraît pas de nature à dissiper la confusion dans laquelle est plongée la politique intérieure de l'Angleterre; tout au contraire, nous n'y voyons que les éléments d'une lutte prochaine dont les résultats ne peuvent être devinés à l'aide d'aucun précédent, et qui mettra probablement en défaut les calculs les plus sûrs d'eux-mêmes.»

«La chambre des pairs de France s'est occupée jeudi du projet de loi relatif aux réfugiés étrangers. A cette occasion M. le comte de Montalémbert a demandé des explications sur la situation de Cracovie, dont le congrès de Vienne et des traités spéciaux ont reconnu formellement l'indépendance; il s'est étonné que le gouvernement n'ait pas encore cherché à établir un contact à Cracovie et l'intervention de la France eût pu être si utile. M. le ministre des affaires étrangères a répondu avec beaucoup de réserve qu'il ne lui appartenait pas de discuter les actes intérieurs des gouvernements étrangers; que le procès de cette affaire s'instruisait en Europe et non en France; que toujours la France a réclamé le maintien des droits de la république de Cracovie, et qu'on lui a toujours fait la même réponse et allégué la nécessité d'une occupation purement temporaire. M. Villébrun a prononcé ensuite un discours éloquent en faveur de la Pologne, et a comparé la conduite du gouvernement autrichien en Galicie à un 2 septembre monarchique et à une Jacquerie officielle.»

«On voit des frontières de la Galicie, que le rachat des redevances et des corvées, qui est devenu en Galicie une mesure presque indispensable, s'effectuera, selon toutes les probabilités, d'après le mode le plus simple, c'est-à-dire d'après l'étendue des terres sujettes à ces redevances; on dit qu'il vient d'être soumis à cet égard aux autorités supérieures du pays un plan d'après lequel la somme nécessaire pour le rachat serait de 30 à 40 millions par an.»

«Une autre correspondance, également adressée des frontières de la Galicie à la Gazette Universelle d'Augsbourg, en date du 25 juin, mande ce qui suit : «S'il en faut croire des nouvelles provenant d'une source digne de foi, le partage de la Galicie en deux provinces serait décidé; le siège de l'administration pour la partie occidentale serait Tarnow, et Lemberg pour la partie orientale ou le pays des Ruthènes; cette mesure ne peut que faciliter extraordinairement la marche et l'expédition des affaires. Par suite de ce partage, le gouvernement de Lemberg perdra beaucoup de son ancienne importance, pour ce qui est du nombre des habitants et de l'étendue du territoire, et il est très-probable qu'on ne regardera plus ni l'une ni l'autre de ces deux provinces comme assez considérable pour mériter plus longtemps à acquiescer à la demande de S. A. I. l'archiduc Ferdinand, qui a besoin de quelque scène qui réveillât l'émotion dans son cœur blasé. Justement Léonce vient la prendre un matin, et demande à la jeune femme de se fier à lui pour la promenade qu'ils vont faire. Il la frappe par l'attrait de l'inconnu qu'il lui promet. Déçu lui-même par l'usage de la vie, refroidi par l'habitude de trop observer, implorant avec la même ardeur le nouveau, il veut la soumettre à une expérience, voir si l'imprévu ne ferait pas jaillir quelque éclair dans cette âme incertaine, et il a recours au hasard pour guider leur course. Sabina et Léonce s'aiment-ils, puisqu'ils partent, à l'aurore, tous deux dans une voiture, comme deux amants que l'inquiétude réveille? C'est ce qu'on pourrait croire, s'ils ne se démentent, par leurs paroles, de si fréquents témoignages d'un autre sentiment, indifférence, dépit ou haine, s'il n'était visible surtout que leur cœur est dans cet état compliqué où il est incapable d'un mouvement franc, naturel et décidé. Chemin faisant, ils recueillent d'abord, comme un chaperon dans leur tête-à-tête, un brave homme, le vieux curé de Saint-Apollinaire, fort occupé de savoir comment on se nourrit durant l'aventure et comment sa gouvernante prendra l'équipée. C'est ensuite une jeune fille, Madeleine Poisselière, petite magicienne qui a le don d'appeler à elle les oiseaux de l'air, bohémienne agitée par les instincts de quelque patrie perdue, pâle souvenir de Mignon, qui, au désespoir du curé, ose appuyer dans toute son innocence qu'elle a un bon ami. C'est enfin un autre étrange personnage, insouciant vagabond, superbe dans sa misère, dieu antique en haillons que, dans un moment de halte, Léonce surprend à l'écart comme un faune dans les roseaux; c'est Teverino. Étonné par les prodiges de cette nature, Léonce veut en faire aussitôt un instrument de sa magie à l'égard de Sabina. Teverino, à vrai dire, est le bon ami de l'Orphée, à qui quelle est l'angoisse de la jeune fille, lorsque Léonce se présente, vêtu d'habits élégants qu'il a portés avec lui, sous le nom de marquis Tiburce de Montefiori, à lady G... Teverino est beau dans ces vêtements comme dans sa nudité, lorsqu'il jouait dans les eaux; il a non-seulement la beauté du corps, mais encore la grandeur de l'imagination, le charme d'un esprit supérieur; il a, en un mot, toutes les séductions réunies. Il connaît toute chose et en parle en poète, en érudit au point de citer Rabelais; il a une voix admirable, chante comme un ange, et même une voiture comme un gentilhomme anglais, ce qui fait que nos voyageurs à travers les précipices, les montagnes abruptes, dans un jour, l'ont surpris, si nous ne nous trompons, commencent à paraître pour lady G... elle est singulièrement émue par Teverino; elle s'abandonne à sa fascination, puis à l'heure de lui avoir laissé prendre un baiser le soir, au clair de lune, la pourpre de sa nudité, il n'est pas sûr que Léonce

ne soit point jaloux; le digne curé s'inquiète du gîte de la nuit, égayé par plus d'un verre de vin de Chypre. Le lendemain, Teverino les ramène tous vers Saint-Apollinaire, et, pour ne pas reparaitre dans son humiliante pauvreté aux yeux de la fière lady, après un jour de travestissement, il reste dans un couvent où ils se sont arrêtés. Là il trouvera la vie de paresse qu'il aime, il pourra contempler le ciel et courir quelquefois vers la petite chapelle de Madeleine, qu'on peut voir au loin entre les sapins, jusqu'à ce que le hasard, son dieu, le conduise ailleurs. Le baiser de la veille ne laisse en lui aucun souvenir, mais il a rapproché Léonce et Sabina. C'est une ébauche, on le voit, où quelques héros sont amenés des quatre coins du monde moral pour se heurter au instant. Qu'a voulu peindre Mme Sand? A-t-elle voulu opposer les naïfs entraînements de Poisselière, qui ne cède point sa passion et ne s'informe pas de ce qu'on en peut dire, aux coquetteuses études, prudentes, de Sabina, la franchise puissante, poétique, de l'homme de la nature aux lassitudes de l'homme du monde réduit à faire naître l'amour de la curiosité ébranlée? Nous oublions un personnage, c'est lord G... qui, en se réveillant la veille au soir, s'était inquiété de ne plus voir sa femme; mais il avait pu pour s'étourdir et s'étaler endormi de nouveau. Evidemment le mari n'est plus pour l'auteur qu'un ennemi de peu de valeur qui n'est plus digne de sérieuses attaques. Mme Sand lui met le verre à la main et un bonnet de coton sur la tête, pour satisfaire, l'une après l'autre les deux plus belles passions qu'il puisse connaître. S'il y a encore quelques belles pages dans Teverino, l'ensemble se ressent de cette précipitation malheureuse qui empêche les plus poétiques pensées de mûrir.

«An milieu de ces romans dont la faiblesse est trop visible, et qui semblent uniquement destinés à nourrir une curiosité passagère, il en est un dont on regrette d'autant plus l'imperfection, que l'auteur pouvait aisément, avec plus de naturel, lui donner un vif et brillant attrait; c'est *Nélida*. Une femme d'un haut rang, d'une nature délicate et passionnée, renonçant aux faciles succès que lui pouvaient procurer son nom, sa beauté et sa fortune, quittant sa position brillante pour se faire l'aventureuse compagne d'un homme de basse extraction, qu'elle croit grandi par le génie, puis déçu dans cette pompeuse idole qu'elle s'est créée tous les vices choquants d'une organisation grossière, et réduite enfin à se repentir de son amour, c'était un sujet qui méritait d'être osé et que M. Daniel Stern n'a fait qu'effleurer. *Nélida* est cette jeune femme; la fausse idole qui la séduit et qui l'entraîne, c'est le peintre Geurmann Régnier. Ils errent ensemble de Paris à Genève, de Genève à Milan, ou dans quelque duché d'Allemagne, jusqu'à ce que Geurmann meure de lassitude, et que *Nélida*, convertie aux idées sociales, se fasse la prêtresse en désespoir de quelque religion nouvelle. L'auteur,

Convention entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis.

Voici le texte de la convention conclue entre l'Angleterre et les Etats-Unis au sujet de l'Orégon, et dont sir Robert Peel a donné communication le 29 juin, à la chambre des communes :

Art. 1^{er}. Du point dans le 49^e parallèle de latitude nord auquel se termine la frontière établie par les traités existants entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, la ligne de frontière entre les territoires des deux pays sera continuée vers l'ouest jusqu'au milieu du canal qui sépare le continent de l'île Van Couver, et de là vers le Sud, par le milieu du canal et du détroit Poucha jusqu'à l'Océan-Pacifique, sous la réserve que la navigation du canal et du détroit au Sud du 49^e parallèle sera ouverte et libre pour les deux parties.

Art. 2. Du point auquel le 49^e parallèle de latitude nord coupe le grand bras septentrional de la rivière Colombia, la navigation dudit bras sera ouverte et libre pour la Compagnie de la baie d'Hudson et pour tous les sujets de S. M. britannique jusqu'au point où le même bras rencontre la branche principale de la Colombia, et de là avec la grande branche jusqu'à l'Océan avec accès libre à la rivière. Tous les ports situés le long de la ligne seront libres et ouverts aux deux parties, sous la réserve que les sujets anglais, naviguant dans ladite rivière, seront traités sur le même pied que ceux des Etats-Unis; il reste d'ailleurs entendu que rien dans les présentes n'empêche le gouvernement des Etats-Unis d'établir tous règlements de navigation qui ne seraient pas en contradiction avec la présente convention.

Nouvelles du Mexique.

Le *Courrier des Etats-Unis* contient quelques nouvelles du Mexique, arrivées à Pensacola, et qui ne sont pas sans intérêt. Le *Mississipi* qui les apporte avait à son bord le lieutenant de marin Wood, chargé des dépêches pour le gouvernement des Etats-Unis. Divers bruits couraient sur sa mission, les uns le disaient porteur de nouvelles importantes de l'escadre américaine de l'Océan Pacifique; d'autres assuraient qu'il était chargé des propositions du gouvernement mexicain :

Ce qui rendrait ce bruit plausible, ajoute le *Courrier des Etats-Unis*, c'est la libre circulation laissée au lieutenant Wood, c'est ensuite la situation difficile dans laquelle nos lecteurs ont pu voir que Paradès se trouvait, situation qui se serait, assure-t-on, encore compliquée par de nouveaux soulèvements. Ce ne sont plus seulement, en effet, les provinces du Sud, mais aussi celles de l'Ouest qui se prononcent en faveur de Santa-Anna. A Vera-Cruz même, sous la présidence de général Bravo, et sur le refus de celui-ci, on est décidé à se rallier au mouvement de l'Ouest en faveur de Santa-Anna. M. Diamond, assure avoir vu le plan insurrectionnel préparé dans ce but. Aussi affirme-t-on que les efforts de Paradès, pour réunir des troupes et de l'argent, n'ont plus pour but de soutenir la guerre contre les Etats-Unis, mais de se préparer contre les événements de l'intérieur.

P. S. — Le lieutenant Wood aurait dit, assure-t-on, que le règne de Paradès était terminé.

A Tabasco, par ordre du gouvernement mexicain, l'embargo a été mis sur tous les bâtiments mexicains.

Nouvelles des Indes anglaises.

Dans le Sullandur Doub des troupes continuent d'être dirigées contre Kote Kaugra. Les opérations du siège n'avaient pas encore commencé. Dans le Punjab tout était calme. 12,000 hommes sont concentrés dans le Sullandur Doub. On parle de constituer le Sullandur Doub en une présidence distincte avec un traitement de 10,000 liv. pour le gouvernement.

Le choléra décime quelques régiments indigènes de la division nord-ouest de Goozerat. En quelques semaines le 22^e a perdu 152 hommes.

On cherchera à prendre Kote Kaugra par stratagème et capitulation plutôt que par la force. Dans ce moment on tâche de se procurer des otages dans les familles des hommes de la garnison, afin de les trouver plus disposés à capituler. Les batteries du fort tirent contre les troupes anglaises. A Lahore tout est calme.

Bugwan Sing, frère du Rajah Lall Singh va remplacer le gouverneur de Moolton.

Nouvelles d'Angleterre.

Londres, 1^{er} juillet.

Lord John Russell, chargé par la reine de former un cabinet, est revenu aujourd'hui à deux heures et demie à *Osborne-House*. Il doit y avoir ce soir chez le noble lord une réunion des principaux membres du parti *whig* pour arrêter les bases sur lesquelles doit s'établir la nouvelle administration et la répartition des portefeuilles. La reine viendra demain à Londres et l'on pense que lord John Russell pourra soumettre vendredi à Sa Majesté la liste des personnalités qui feront partie du cabinet.

Le *Daily News* fait remarquer que la liste publiée hier par le *Times* n'est rien moins qu'officielle ou semi-officielle, et que lord John Russell lui-même, avant de se rendre auprès de la reine, n'avait encore fait aucun choix; ce n'est qu'à la réunion de ce soir que tout doit se décider.

Toutes les nominations à la pairie, annoncées par le *Morning-Post*, se bornent pour le moment à celle de lord Francis Egerton, dont le brevet a paru hier soir dans la *Gazette de Londres*. La *Gazette* publie également plusieurs nominations de baronets, parmi lesquelles nous remarquons celle de sir Moses Montefiore, le riche banquier de Londres, beau-frère de M. Rothschild.

Sir Robert Peel est parti aujourd'hui avec sa famille pour son domaine de Brayton, où il va attendre que le nouveau ministère soit constitué, pour se rendre alors sur le continent. L'ex-premier ministre assistait hier à une fête champêtre, offerte par le duc de Northumberland à Ibrahim-Pacha. Sir Robert Peel paraissait très-gai (*in excellent spirits*), il semblait heureux d'être déchargé du lourd fardeau qu'il porte depuis cinq ans.

On avait parlé de M. Cobden comme devant faire partie du nouveau cabinet; on se rappelle qu'au mois de décembre dernier lord John Russell avait fait une ouverture de ce genre au chef de la ligue, ouverture que celui-ci avait déclinée en termes très-convenables. Aujourd'hui le *Morning Advertiser* dit que M. Cobden n'accepterait pas plus cette offre, si elle lui était faite, qu'il ne l'a acceptée lors de la dernière crise ministérielle. Le député de Stockport, écrivait le 28 juin à un de ses amis à Londres : J'ai quitté la capitale pour tout le reste de la session; et probablement pendant au moins un an les exigences de mes devoirs privés et le soin de ma santé m'empêcheront de prendre aucune part à la vie publique. M. Cobden, ajoute le *Morning Advertiser*, n'est point un homme politique par état; il est im-possible qu'il se livre à la vie politique que par une grande nécessité nationale; aujourd'hui que cette nécessité n'existe plus, il retourne à ses affaires.

Le *Morning Advertiser* est jusqu'à ce jour le seul journal quotidien de Londres qui poursuive la réalisation de l'idée d'élever un monument à sir Robert Peel, comme témoignage de la reconnaissance nationale.

M. O'Connell vient de publier dans une lettre adressée au secrétaire de l'association du rappel son manifeste, sur la situation résultant du changement de ministère. Le libérateur déclare que le nouveau cabinet quel qu'il soit, ne doit pas se flatter d'empêcher le rappel de l'union de s'accomplir, à moins qu'il ne redresse les griefs de l'Irlande dont M. O'Connell donne une nouvelle énumération; ces griefs sont :

- 1^o Une représentation scandaleusement insuffisante par la franchise électorale restreinte à un point odieux.
- 2^o Une réforme ridiculement insuffisante des corporations municipales.
- 3^o L'existence monstrueusement oppressive de l'église établie, outre la réforme de ces abus que M. O'Connell demande.
- 4^o Une éducation littéraire et religieuse indépendante pour tous les cul-

«... besoin de quelque scène qui réveillât l'émotion dans son cœur blasé. Justement Léonce vient la prendre un matin, et demande à la jeune femme de se fier à lui pour la promenade qu'ils vont faire. Il la frappe par l'attrait de l'inconnu qu'il lui promet. Déçu lui-même par l'usage de la vie, refroidi par l'habitude de trop observer, implorant avec la même ardeur le nouveau, il veut la soumettre à une expérience, voir si l'imprévu ne ferait pas jaillir quelque éclair dans cette âme incertaine, et il a recours au hasard pour guider leur course. Sabina et Léonce s'aiment-ils, puisqu'ils partent, à l'aurore, tous deux dans une voiture, comme deux amants que l'inquiétude réveille? C'est ce qu'on pourrait croire, s'ils ne se démentent, par leurs paroles, de si fréquents témoignages d'un autre sentiment, indifférence, dépit ou haine, s'il n'était visible surtout que leur cœur est dans cet état compliqué où il est incapable d'un mouvement franc, naturel et décidé. Chemin faisant, ils recueillent d'abord, comme un chaperon dans leur tête-à-tête, un brave homme, le vieux curé de Saint-Apollinaire, fort occupé de savoir comment on se nourrit durant l'aventure et comment sa gouvernante prendra l'équipée. C'est ensuite une jeune fille, Madeleine Poisselière, petite magicienne qui a le don d'appeler à elle les oiseaux de l'air, bohémienne agitée par les instincts de quelque patrie perdue, pâle souvenir de Mignon, qui, au désespoir du curé, ose appuyer dans toute son innocence qu'elle a un bon ami. C'est enfin un autre étrange personnage, insouciant vagabond, superbe dans sa misère, dieu antique en haillons que, dans un moment de halte, Léonce surprend à l'écart comme un faune dans les roseaux; c'est Teverino. Étonné par les prodiges de cette nature, Léonce veut en faire aussitôt un instrument de sa magie à l'égard de Sabina. Teverino, à vrai dire, est le bon ami de l'Orphée, à qui quelle est l'angoisse de la jeune fille, lorsque Léonce se présente, vêtu d'habits élégants qu'il a portés avec lui, sous le nom de marquis Tiburce de Montefiori, à lady G... Teverino est beau dans ces vêtements comme dans sa nudité, lorsqu'il jouait dans les eaux; il a non-seulement la beauté du corps, mais encore la grandeur de l'imagination, le charme d'un esprit supérieur; il a, en un mot, toutes les séductions réunies. Il connaît toute chose et en parle en poète, en érudit au point de citer Rabelais; il a une voix admirable, chante comme un ange, et même une voiture comme un gentilhomme anglais, ce qui fait que nos voyageurs à travers les précipices, les montagnes abruptes, dans un jour, l'ont surpris, si nous ne nous trompons, commencent à paraître pour lady G... elle est singulièrement émue par Teverino; elle s'abandonne à sa fascination, puis à l'heure de lui avoir laissé prendre un baiser le soir, au clair de lune, la pourpre de sa nudité, il n'est pas sûr que Léonce

ne soit point jaloux; le digne curé s'inquiète du gîte de la nuit, égayé par plus d'un verre de vin de Chypre. Le lendemain, Teverino les ramène tous vers Saint-Apollinaire, et, pour ne pas reparaitre dans son humiliante pauvreté aux yeux de la fière lady, après un jour de travestissement, il reste dans un couvent où ils se sont arrêtés. Là il trouvera la vie de paresse qu'il aime, il pourra contempler le ciel et courir quelquefois vers la petite chapelle de Madeleine, qu'on peut voir au loin entre les sapins, jusqu'à ce que le hasard, son dieu, le conduise ailleurs. Le baiser de la veille ne laisse en lui aucun souvenir, mais il a rapproché Léonce et Sabina. C'est une ébauche, on le voit, où quelques héros sont amenés des quatre coins du monde moral pour se heurter au instant. Qu'a voulu peindre Mme Sand? A-t-elle voulu opposer les naïfs entraînements de Poisselière, qui ne cède point sa passion et ne s'informe pas de ce qu'on en peut dire, aux coquetteuses études, prudentes, de Sabina, la franchise puissante, poétique, de l'homme de la nature aux lassitudes de l'homme du monde réduit à faire naître l'amour de la curiosité ébranlée? Nous oublions un personnage, c'est lord G... qui, en se réveillant la veille au soir, s'était inquiété de ne plus voir sa femme; mais il avait pu pour s'étourdir et s'étaler endormi de nouveau. Evidemment le mari n'est plus pour l'auteur qu'un ennemi de peu de valeur qui n'est plus digne de sérieuses attaques. Mme Sand lui met le verre à la main et un bonnet de coton sur la tête, pour satisfaire, l'une après l'autre les deux plus belles passions qu'il puisse connaître. S'il y a encore quelques belles pages dans Teverino, l'ensemble se ressent de cette précipitation malheureuse qui empêche les plus poétiques pensées de mûrir.

An milieu de ces romans dont la faiblesse est trop visible, et qui semblent uniquement destinés à nourrir une curiosité passagère, il en est un dont on regrette d'autant plus l'imperfection, que l'auteur pouvait aisément, avec plus de naturel, lui donner un vif et brillant attrait; c'est *Nélida*. Une femme d'un haut rang, d'une nature délicate et passionnée, renonçant aux faciles succès que lui pouvaient procurer son nom, sa beauté et sa fortune, quittant sa position brillante pour se faire l'aventureuse compagne d'un homme de basse extraction, qu'elle croit grandi par le génie, puis déçu dans cette pompeuse idole qu'elle s'est créée tous les vices choquants d'une organisation grossière, et réduite enfin à se repentir de son amour, c'était un sujet qui méritait d'être osé et que M. Daniel Stern n'a fait qu'effleurer. *Nélida* est cette jeune femme; la fausse idole qui la séduit et qui l'entraîne, c'est le peintre Geurmann Régnier. Ils errent ensemble de Paris à Genève, de Genève à Milan, ou dans quelque duché d'Allemagne, jusqu'à ce que Geurmann meure de lassitude, et que *Nélida*, convertie aux idées sociales, se fasse la prêtresse en désespoir de quelque religion nouvelle. L'auteur,

disons-nous, n'a fait qu'effleurer le sujet, et voici comment: d'abord il faut faire peu de cas de l'intervention des théories sociales pour inspirer de l'amour; ces théories, selon leur valeur, peuvent agir sur l'esprit et l'émouvoir, mais à coup sûr ce n'est point par elles que se peut expliquer une puissante passion entre deux êtres; si elles ont eu jamais cet effet, c'est qu'alors la tête était engagée et non le cœur. En second lieu, pour que ce sacrifice d'une vie conservât son innocente grandeur, il faudrait que *Nélida* pût avoir quelque illusion sur Geurmann; or, cette illusion lui est interdite, puisqu'elle a appris qu'au moment où le jactancieux artiste l'emivrait de sonores paroles, il cachait chez lui une fille vulgaire, objet de ses triviales amours. Cette découverte a donné une fièvre chaude à *Nélida*; mais elle a dû aussi faire naître dans son âme un sentiment propre à la préserver d'une chute, — le dégoût, le mépris. Lorsqu'on se livre à un homme après cela, on n'a plus le droit de s'estimer une Béatrix inspiratrice; on est pour lui une bonne fortune nouvelle, et rien de plus. *Nélida* ne l'ignore pas, et c'est ce qui fait qu'on ne pentroire à la pureté d'un invincible abandon. Les impossibilités sont plus notoirement encore dans Geurmann Régnier; il y en a une qui est radicale. M. Daniel Stern a doué Geurmann de génie; c'est simplement pour sauver la dignité de *Nélida*, car autrement il n'en est rien. Ce talent éclatant, selon l'auteur, a son unique source dans l'amour; c'est la réalisation du mot d'Obermann: «l'activité d'une passion profonde est pour lui le feu de génie;» si bien que, lorsque le peintre n'aime plus la jeune femme, il perd tout son intelligence. Or, tout l'ouvrage est employé à prouver que Geurmann est mensonger, vil et trompeur; *Nélida* est pour Geurmann une dévouille quine dont il se pare. Dès-lors, comment croirait-on à ce génie, né de l'amour, puis que cette source si grande, le posséderait par elle-même? S'il failait tout à coup, s'il ne trouve pas une idée dans sa tête, pour se consacrer sous son pin-cean, en présence de cette immense muraille qu'il se donne à peindre, ce n'est pas parce que l'amour s'est éteint dans son cœur, c'est parce qu'il n'eût jamais qu'un talent borné, incapable de posséder une solennelle épopée. S'il songe alors avec angoisse à *Nélida*, qui est plus près de lui, c'est que ce souvenir d'une victoire remportée sur le monde console son orgueil des humiliations que lui fait subir cette petite cour d'Allemagne où il est appelé. Ainsi, ce qui est vrai et dramatique dans *Nélida* tient à cette donnée primitive que nous avons indiquée; ce qui est faux et impossible, c'est ce que l'auteur a cru devoir ajouter à cette donnée en la développant. *Nélida* pouvait être un de ces romans uniques faits avec le cœur, qui appellent *André* lorsque l'écrivain se nomme Benjamin Constant; mais ce n'est point trouvé ici à la hauteur des sentiments et des situations qu'il avait à reproduire, et M. Daniel Stern n'a fait que défigurer l'intime vérité.

- 10° Une taxe sur les absents suffisante pour garantir la résidence ou pour empêcher l'absence des propriétaires fonciers.
- 11° L'établissement des droits de tenancier.
- 12° Indemnité pour les améliorations effectuées par le tenancier.
- 13° Abolition de l'éviction pour non paiement de la rente si ce n'est dans les baux de 21 ans au moins.
- 14° Abolition de la saisie si ce n'est dans les baux de 21 ans au moins.
- 15° Abolition absolue du droit de saisie des récoltes sur pied.
- 16° Institution de conseils de comtés au lieu du système de grands jurys.

Telles sont, dit M. O'Connell en terminant, les mesures que nous exigerons du ministère nouveau pour le bien de l'Irlande.

Deux bruits fort contradictoires circulent en ce moment à Londres, relativement à l'abaissement des droits sur le sucre, et dont l'un des deux se réaliserait à l'avènement des whigs au pouvoir. Suivant l'un, les nouveaux droits sur toutes les espèces de sucre anglais et de travail d'hommes libres, seraient de 10 sh., 20 sh. et 25 sh. par quarter. L'impôt serait ainsi généralement diminué; cependant le droit protecteur, tel qu'il existe aujourd'hui, serait maintenu en faveur du sucre des plantations britanniques contre les sucres provenant du travail d'hommes libres, tandis que le droit protecteur contre le sucre produit du travail des esclaves serait considérablement diminué. Suivant l'autre bruit, les droits actuels de 14 sh. et 24 sh. par quarter pour le sucre provenant du travail d'hommes libres seraient maintenus, mais par contre on supprimerait tout droit protecteur contre le sucre produit du travail des esclaves qui serait admis jusqu'au droit de 24 sh. ainsi que le sucre de Java et de Manille. En tout cas on tient pour certain que, quand bien même la protection contre la concurrence du sucre provenant du travail des esclaves serait maintenue, ainsi que l'indiquait le premier projet, l'importante île de Cuba serait par là admise dans la catégorie des nations chez lesquelles le sucre s'obtient du travail des hommes libres. On sait qu'on a déjà agi ainsi à l'égard du sucre produit du travail des esclaves, qui est apporté des Etats-Unis; mais comme les Etats-Unis ne livrent pas plus qu'il n'est nécessaire pour leur propre besoin, et encore, même, d'une manière fort restreinte, leur position est aussi de peu d'intérêt relativement au commerce des sucres.

L'année dernière on fit de la Louisiane une petite exportation de sucre, mais cet essai n'eut lieu que pour faire l'application de la loi et nullement dans un but commercial.

Quels que soient les changements qui seront apportés à cet égard dans la législation commerciale, on doit s'attendre à voir faire une tentative pour augmenter la consommation du sucre dans la Grande-Bretagne, afin d'indemniser les intérêts coloniaux qui auraient à souffrir de la suppression ou de l'abaissement des droits protecteurs. Sur ce point la permission d'employer le sucre des colonies dans les brasseries et les distilleries serait du plus haut intérêt, et suffirait peut-être, si des changements avaient lieu à cet égard dans la législation commerciale, pour satisfaire les parties qui jouissent aujourd'hui des droits protecteurs.

Le bill des céréales ayant reçu la sanction royale, l'ordre a été donné à la douane de recevoir le blé moyennant les droits nouvellement fixés, tels qu'ils ont été portés dans le bill de 4 sh. par quarter, orge, 3 s. 6 d.; avoine, 1 s. 6 d.; riz, fèves et pois, 2 s. Le prix moyen du blé, réglant le droit pour la semaine, est de 53 liv. 6 d. le quarter. Tout le blé actuellement à l'entrepôt sera retiré avant jeudi prochain, ce qui donnera 400 mille liv. sterl. à l'échiquier. Suivant la *Gazette* de vendredi, il y avait à l'entrepôt 1,855,459 quarters de blé étranger. Depuis le 5 courant, il est arrivé 60,000 quarters de blé. On attend du Canada des quantités considérables de farine pendant les deux mois prochains.

La *Standard* publie des nouvelles du Cap de Bonne-Espérance jusqu'au 6 mai. La situation de la colonie devient de plus en plus critique. Sur tous les points de la frontière les troupes et les colons armés en sont réduits à une défensive humiliante et les Caffres ont poussé la témérité jusqu'à porter leurs attaques à un ou deux milles de Grahams town. L'affaire est beaucoup plus sérieuse que ne l'avaient cru d'abord les officiers qui commandent sur la frontière, et il est évident que les indigènes ont

Tout ne porte pas cependant cette empreinte effacée ou difforme dans les œuvres du jour; tout n'est pas clartés factices, fausses lueurs, couleurs incertaines. Et où faut-il aller chercher encore le véritable éclat, c'est-à-dire le vrai mérite littéraire? Là où l'inspiration appelle le temps à son aide et sait se contenir pour s'accroître, là où l'esprit ne se laisse pas atteindre dans sa fermeté ou dans sa grâce. Qu'on choisisse quel'un de ces contes d'un beau relief, tels que *Carmen*, dont le secret semble trop bien gardé par M. Mérimée. Dans un autre genre, qu'on s'arrête à quelques-uns de ces romans pleins d'une douce émotion de M. Sandeau, entre lesquels *Catherine* n'est pas le moindre. M. Sandeau est un des plus délicats artistes de ce temps. Peut-être, lors même qu'il le voudrait, sa nature se refuserait-elle aux prodigalités, et sans nul doute son talent y succomberait vite. Donné d'une sensibilité ingénieuse, d'un instinct raffiné de la passion, d'un cœur campé parfois d'ironie, c'est avec ces qualités, dont une sorte de pudeur tempérée règle l'usage, qu'il a fait *Madame de Sommeville*, *Marianne*, *Le Docteur Herbeau*. *Catherine* a son rang à côté de ces élégantes compositions. C'est un fruit dont toutes les lèvres peuvent s'approcher sans crainte de trouver intérieurement la cendre brûlante des fruits de la mer morte. Ce qu'il faut remarquer, c'est combien la simplicité peut sembler nouvelle, combien la pureté peut avoir d'intérêt après tant d'inventions monstrueuses. Où réside l'attrait d'un tel livre? Là cependant la poussière d'une institution mise en lambeaux n'est jetée au vent, aucune vertu n'est éternelle, aucun demi-dieu nouveau ne vient dépenser en folles richesses un héritage ouvert par les Borgia, aucune courtisane ne s'évertue à prouver l'immortalité de sa tendresse. C'est beaucoup moins et beaucoup plus tout ensemble. C'est la vie simple avec l'idéal qu'elle comporte; c'est une destinée de village qui a aussi ses tempêtes; c'est un drame qui se noue et s'achève dans un presbytère de campagne de la Creuse, au hameau de Saint-Sylvain. Les personnages sont un vieux prêtre, une jeune fille, un instituteur et son fils, un jeune homme noble qui involontairement vient jeter le désordre dans ce monde paisible. Le bon curé François Paty est un pasteur dans toute l'excellence du mot, — père autant que prêtre pour ses ouailles, il a vieilli à Saint-Sylvain, s'associant aux joies et aux souffrances de chacun, répandant le bien, partageant ses faibles ressources avec tous les heureux. François Paty est comme une éloquente réponse à cette caricature du prêtre qu'on peut voir dans *Teverino*. Les choses iraient plus mal encore dans l'église et au presbytère de Saint-Sylvain, si ce n'était la nièce du vieux curé, Catherine, qui du moins met une nappe blanche et des fleurs chaque jour sur l'autel, et travaille de son mieux pour suffire à la charité. La petite vierge, la petite fée, comme on la nomme, anime par son

activité et prépare de longue main leur attaque. Tous les hommes en état de porter les armes dans les districts de l'ouest ont dû marcher pour renforcer les troupes. On ne doute pas que les Caffres ne soient enfin repoussés, mais ce sera au prix de grands sacrifices, sacrifices qu'on aurait pu éviter si on avait pris dès le principe des mesures de défense convenables. Le gouverneur de la colonie a publié le 23 avril une proclamation qui porte la peine de mort contre quiconque aura fourni à l'ennemi des armes, des munitions ou des renseignements sur les mouvements des troupes anglaises.

Revue rétrospective des dernières discussions en Angleterre.

Les événements qui se sont passés en Angleterre pendant la session actuelle, ont une trop grande importance pour ne pas y jeter un regard rétrospectif. Les petites discussions qui ont eu lieu dans le parlement ont bien peu d'intérêt, à côté de ces grandes questions, de ces grandes luttes oratoires qui ont décidé du sort du cabinet. Nous passerons donc sous silence l'emprisonnement de M. Smith O'Brien, le bill sur les donations charitables que la chambre des lords a rejeté, et celui sur les heures de travail dans les manufactures, qui a eu le même sort à la chambre des communes, grâce aux efforts combinés des whigs et des ligueurs. Nous ne parlerons pas non plus du budget pour 1847; nos lecteurs en connaissent tous les détails par plusieurs articles intéressants que nous avons publiés d'après le *Moniteur belge*. Nous avons également fait connaître à fond toute la discussion sur le bill de réforme commerciale, et nous nous arrêtons seulement au bill des céréales qui a provoqué la scission dans le parti *tory* et qui en définitive fut la cause de la chute du cabinet et du rejet du bill de coercition sous lequel Robert Peel a succombé.

On se rappelle que la troisième lecture du bill sur les céréales avait été ajournée par l'opposition si longue, si obstinée que les membres irlandais avaient fait à la première lecture du bill qui avait pour but de mettre l'Irlande sous un régime de police exceptionnelle. On connaît la mauvaise humeur des whigs contre leurs alliés, qui d'abord avaient voté contre la simple mise à l'ordre du jour du projet de loi, et qui, malgré leurs supplications, refusaient encore de laisser s'accomplir une pure formalité, et de permettre à la chambre de la prendre en considération. Tous ces discours, toutes ces luttes, tous ces délais retardaient d'autant le vote définitif sur le *corn-bill*, et par conséquent, l'heureux moment où le terrain politique serait déblayé, où, après cinq ans d'opposition, il serait enfin permis au parti *whig* de rentrer au pouvoir et de tenter la fortune et les majorités du parlement. Il fallut donc prendre un parti. On se décida à fausser compagnie aux membres irlandais, à les laisser seuls faire une campagne inutile et à voter avec le cabinet. Une fois l'incident vidé, le *corn-bill*, après avoir heureusement survécu à toutes les épreuves dans la chambre des communes, fut triomphalement porté à la chambre des lords.

C'était dans la chambre des lords que le parti protectionniste avait mis ses dernières espérances. C'était sur elle qu'il comptait pour rejeter ces principes subversifs, ces doctrines détestables qui n'avaient d'autre but que de ruiner l'aristocratie foncière, que de détruire le château au profit de la manufacture. Tous les journaux prohibitifs chantaient sur tous les tons les louanges de la patrie. Elle seule avait des lumières, du patriotisme, de l'indépendance; elle seule comprenait les véritables intérêts du pays, et savait les défendre. On avait organisé un comité chargé de préparer et de soutenir cette défense. La veille de l'ouverture du débat, pour donner du cœur à ceux dont le courage aurait pu faillir, à ceux qui auraient pu craindre de ne parler qu'au nom de l'intérêt d'une classe, pour les bien convaincre qu'ils avaient l'Angleterre derrière eux, on avait convoqué un *meeting* solennel présidé par le duc de Richmond. Quelques centaines de *gentlemen* et de fermiers se sont entassés dans les salons de Willis pour faire une grande démonstration contre le ministère et contre la liberté du commerce. Les arguments et les invectives qui s'y sont débités ne brillèrent pas précisément par leur nouveauté, et, en somme, on s'est borné à accuser sir Robert Peel de trahison, à s'exalter, à s'exalter les uns les autres, et à se promettre d'avoir pour ministres les ducs de Buckingham et de Richmond, M. D'Israëli,

active vivacité tous les courages chancelants dans le pays, et aet la vie au foyer de François Paty. La pureté de son cœur rejaillit à son front empreint d'une distinction naturelle. Elle fait connaître au vieux prêtre les illusions paternelles qui ne lui sont pas permises, et pour elle-même ne connaît encore que le plaisir d'être jeune, de sourire à la vie, de porter le bonheur partout où elle passe. Elle rit des étranges soupçons que pousse à ses côtés le fils de l'instituteur, le brave Claude Noirel, après avoir chanté le dimanche au lutrin de sa plus belle voix. Ce n'est pas Claude qui appellera ce cœur plein de mille délicatesses au combat de la passion. C'est le jeune Roger, rentré récemment au château voisin de Bigny, et précédant son père, le comte des Songères, qui avait quitté le pays depuis vingt ans, depuis la mort de sa femme, pour aller se fixer en Allemagne. Roger a sauvé l'honneur du presbytère dans un moment grave, dans un moment où l'évêque venait visiter Saint-Sylvain, et où il n'y avait guère à lui offrir qu'une table bien propre, un peu de pain, quelques frites et de la meilleure eau du village. D'ailleurs, François Paty a recueilli, il y a vingt ans, le dernier soupir de la mère du jeune homme, tuée par la dureté de M. des Songères. Roger a donc bien des motifs de venir désormais à Saint-Sylvain. Enfant d'hier, et ayant vécu toujours dominé par les rigueurs de son père, il trouve là des cours simples et bons, François Paty et Catherine, qui, dans son innocence, ne cache pas sa joie de le voir. Chaque jour, il se sent davantage attiré; bientôt il est attendu par Catherine. Que dire encore? Sous les yeux du bon curé, qui ne connaît pas la foudroyante rapidité de la passion humaine, les deux jeunes gens se jurent une mutuelle et inviolable tendresse. C'est comme une aurore dans ces deux âmes. C'est l'amour dans sa virginité non blessée, avec tous ses ravissements et cette confiance qui se promet si bien l'avenir. Et cependant, dans cet horizon de bonheur, il y a le point noir qui annonce l'orage; ce point, c'est l'inégalité des conditions des deux amants. Tant que Roger est laissé à lui-même, à la conscience de ses nobles promesses, il se fortifie dans son amour; mais bientôt son père, le comte des Songères, arrive à Bigny avec sa sœur, Mme Barnajon, qui lui dispute ses propriétés devant les tribunaux, et il a rêvé d'éteindre ce procès dans le mariage de son fils avec Mlle Malvina Barnajon, jeune fille du monde habituée à la vie brillante, aux succès de salon. Roger est le type de ces natures droites, mais faibles, qui résistent à une attaque ouverte, opposent le sentiment inflexible de leur honneur aux lâches transactions qu'on leur commande, et qui, sans savoir comment, cèdent peu à peu, sentent faiblir leurs plus fermes volontés en présence des ruses, de l'habileté, qui les circonviennent, au milieu des obstacles qu'on renouvelle pour mieux les épouiser. Aussi, lorsque son père vient heurter violemment son amour, il se redresse

de toute la force d'un sentiment généreux; dès que M. de Songères se joint à sa sœur et à Mlle Barnajon pour le laisser ou le détourner par toute sorte de blessures secrètes ou de séductions, l'incertitude pénètre en lui. Et Catherine, d'un oeil clairvoyant, aperçoit bien cette lente défaite de son amour; elle la voit dans les absences plus fréquentes, dans les hésitations de Roger. Celui-ci revient à la fin, il est vrai, ayant senti recueillir un moment sa fidélité inquiète; mais alors il n'est plus temps. Le hasard précipite la déchirante rupture. François Paty, mourant comme il a vécu, est près d'expirer pour être allé, au milieu d'un incendie, sauver un enfant, et, sur son lit de mort, Catherine lui révèle les anxiétés de son âme; suprême entretien où le vieux prêtre amène la jeune fille à sacrifier ses rêves les plus chers à quelque chose de bien vieux, bien usé, bien terriblement caduc aujourd'hui, au devoir! et Dieu sait ce que ce pauvre cœur, où l'onbli ne saurait plus entrer, contient de larmes étouffées, d'angoisses silencieuses, d'inconsolables douleurs! Ce récit, où l'auteur s'est plu à faire éclater cette pensée de résignation, ne vaut-il pas beaucoup d'autres sermons de révolte mis en action?

Lord G. Bentinck, et enfin, lord Stanley, ce prince Rupert de la chambre haute, qui s'était enfin décidé à faire une charge à fond de train sur le cabinet.

Le 25 mai la discussion a commencé, et lord Stanley a tenu parole. Il y a habilement débuté par placer ses opinions sous le patronage des plus grands hommes d'Etat de la Grande-Bretagne, par invoquer ces précédents, ces traditions économiques qui ont tant de puissance sur des esprits habitués à subir plus volontiers de vieux mensonges qu'à accepter des vérités qui ne datent que de la veille: Beaucoup de gens comptaient sur l'indolence de lord Stanley, et pensaient qu'il ne voudrait pas abandonner les courses d'Ascot et d'Epsom pour les fatigues et les soucis du pouvoir. Son discours prouve qu'il est résigné, le cas échéant, à former une administration et à s'associer avec des collègues qui, si l'on examine le personnel de ses alliés dans les deux chambres, lui laisseraient la plus rude tâche et la plus lourde responsabilité. Les whigs, il est vrai, prétendent que s'il sort ainsi de son caractère, que si, contre ses habitudes, il semble se résigner aux difficultés de l'action et à ne plus se contenter uniquement de succès oratoires, c'est qu'il a une revanche à prendre et une vengeance à accomplir. Ils prétendent qu'il souffre amèrement de tous les échecs qu'il a subis comme ministre des colonies, et que, sous le manteau de protectionniste, il veut cacher les causes véritables qui l'ont fait sortir du pouvoir. Ces allégations ont bien quelque chose de vrai, ou du moins de vraisemblable. En effet, lord Stanley n'est pas un protectionniste bien ardent. Peut-il venir à l'esprit de personne que l'auteur du bill sur le blé du Canada redoute bien sérieusement la liberté du commerce? Il a voté autrefois pour l'échelle mobile, avec sir Robert Peel et tout son parti; mais généralement ses opinions, si vives aujourd'hui, se sont peu manifestées sur ce sujet. En 1842, il a appuyé tous les changements proposés par le premier lord de la trésorerie. Son ancien whiggisme lui a même permis de défendre plus facilement toutes les mesures que sir Robert Peel a dérobées à ses adversaires, non-seulement en ce qui touchait le commerce des céréales, mais sur plusieurs autres points encore.

Lord Stanley n'a guère plus montré de respect pour le protestantisme que pour la protection. L'année dernière, il s'est résigné au bill de Maynooth. Comment donc expliquer ces scrupules si soudains, cette résolution de ne pas faire un pas de plus dans la voie où il avait complaisamment, jusqu'à ce jour, suivi ses collègues, et la résolution si fièrement prise de les abandonner? Serait-il vrai que lord Stanley cherchait un prétexte pour donner sa démission, et qu'il a été heureux, en le rencontrant, de se placer du même coup à la tête du parti ultra-conservateur? Faut-il attribuer à la lutte qu'il a soutenue avec la compagnie de la Nouvelle-Zélande, et à l'irritation que lui a causée l'appui faible et hésitant de sir Robert Peel et de sir James Graham, la haine qu'il ne prend plus aujourd'hui la peine de déguiser? On dit que le lendemain de ce grand débat, dans lequel M. C. Buller l'avait pris corps à corps, avait étalé aux yeux de la chambre toutes ses fautes et toutes ses bêtises, il avait envoyé sa démission, et qu'il avait fallu les plus grands efforts pour la lui faire retirer.

Cette fois l'occasion lui a-t-elle paru plus belle? C'est ce qui semble assez présumable; mais en tout cas, tout le monde s'accorde à regarder son discours comme un chef-d'œuvre d'habileté, d'éloquence et de passion, comme un de ceux dans lesquels il a le plus déployé ces grandes et rares qualités qui font de lui le premier *debator* peut-être du parlement.

La discussion a été fermée par un discours du duc de Wellington que nos lecteurs connaissent.

La chambre est ensuite allée aux voix, et le scrutin a donné les résultats suivants:

Pour la deuxième lecture: Présents, 138; par procuration, 73. — Total, 211.

Contre la deuxième lecture: Présents, 126; par procuration, 38. — Total, 164.

Majorité en faveur de la deuxième lecture, 47.

Aussitôt que ce résultat a été connu, la fureur du parti territorial n'a plus connu de bornes, mais il a bien fallu se consoler par la dernière ressource des hommes politiques comme des plaideurs mécontents, c'est-à-dire par les malédictions et les injures. Les pairs qui ont voté pour le bill, sont devenus des

malheureux non-seulement sans foi ni loi, mais encore sans feu ni lieu. On leur a prêté que la chambre des lords allait être détruite, rasée, et à la suite d'un mauvais jeu de mots sur le substantif *house*, qui peut s'appliquer à la pairie et aux habitations particulières, on les a avertis qu'ils seraient bientôt *houseless* (sans maison) de toutes les façons. Cette fierté financière va assez mal à la minorité, qui a défendu jusqu'au bout le système prohibitif. Si elle compte de grandes, de nombreuses fortunes, la majorité en compte de plus grandes, de plus nombreuses encore.

Après avoir maugréé contre le sort, contre les pairs et contre les ministres, le parti ultra-tory a naturellement cherché l'occasion de se venger. Cette occasion ne s'est pas fait attendre; sir Robert Peel lui-même s'est empressé de la fournir à ses adversaires. Il lui était facile d'ajourner la seconde lecture du bill d'Irlande; mais il l'a demandée au contraire avec instance, et les *whigs*, qui d'avance, en votant pour la première lecture, avaient annoncé qu'ils s'opposeraient à la seconde, ont trouvé derrière eux des recrues nouvelles et des alliés inattendus. Le 6 juin, lord John Russell avait réuni chez lui, à Chesham-Place, tous les membres libéraux, pour délibérer sur la conduite qu'ils avaient à tenir sur la question d'Irlande et sur la question des sucres, et il avait été décidé que d'une part on proposerait pour le bill d'Irlande l'ajournement à six mois; que de l'autre, sur la question des sucres, on demanderait, sauf certaines restrictions, que le sucre produit du travail esclave ne fût pas soumis à des droits plus considérables d'importation, que le sucre produit du travail libre.

Sir Robert Peel a évidemment préféré tomber sur le bill de l'oppression plutôt que sur la question des sucres. Tout le monde connaît, sur ce point, les opinions du premier ministre; tout le monde sait qu'il penche pour l'abolition du droit différentiel; mais deux de ses collègues, MM. Goulburn et Gladstone ont pris des engagements formels, et sont obligés d'appuyer le maintien de ce droit. C'est sur cette question que lord John Russell et le cabinet *whig* avaient été battus en 1831. Ils la reprennent aujourd'hui avec de grandes chances de succès, et le chef du cabinet tory est peu disposé à contribuer à changer un souvenir de défaite en un souvenir de victoire. Il a eu de plus l'avantage, en refusant le combat sur ce terrain, de ne pas laisser publiquement éclater les dissidences qui existent dans son cabinet sur la question, et l'Irlande a toujours été considérée comme un corps malade sur lequel on peut tenter une expérience, sans être obligé, pour le point d'honneur parlementaire, à la renouveler, si elle n'a pas une première fois réussi. La discussion s'est donc engagée sur le bill d'Irlande, le lundi, 8 juin, et dès le commencement, personne ne doutait que les protectionnistes ne votassent contre le ministère. Un des représentants de l'Irlande, sir H. Somerville, a demandé tout aussitôt l'ajournement à six mois, c'est-à-dire le rejet, et tout aussitôt aussi, le chef de l'opposition tory, lord George Bentinck, est venu déclarer que le *casus fœderis* était arrivé, qu'il ne s'agissait plus de telles ou telles dispositions législatives, mais bien de l'existence même du cabinet; que lui et ses amis ne voulaient plus à leur tête des chefs qui avaient trahi le corps électoral, qu'il fallait faire un exemple, pour une réparation au pays insulté, d'ajourner à l'Europe que toute notion d'honneur n'avait pas disparu du parlement de la Grande-Bretagne, et jeter dehors, le plus tôt possible, le bill et le ministère. Il a passé en revue toute la carrière politique de sir Robert Peel; il l'a accusé d'avoir trompé le pays et les chambres, en 1829, à propos de l'émancipation des catholiques, d'avoir poursuivi et chassé à mort son illustre parent M. Canning, et au moment où il vient encore de consommer une trahison nouvelle, de n'être soutenu que par une quarantaine de janissaires et une soixantaine de renégats.

M. Sidney Herbert, ministre de la guerre, avait répondu le jour même à cette violente diatribe; mais ce n'est qu'au bout de quelques jours, dans la séance du 12, que sir Robert Peel a fait à lord G. Bentinck une réponse foudroyante, pleine d'amertume et de talent, que nous avons publiée *in extenso*.

Après un discours de sir Robert, la discussion a été ajournée; mais personne n'a douté du résultat, et bien que trente membres de la chambre des communes, partisans absolus de la liberté du commerce, fussent décidés à s'abstenir sur la question d'Irlande et même sur la question des sucres, plutôt que de compromettre le sort du *corn-bill*, tout le monde fut convaincu que le cabinet serait constitué *in vacuo*. C'est principalement pour arrêter ce bill que les *ultra-tories* abandonnaient ainsi leur politique traditionnelle vis-à-vis de l'Irlande, et refusaient au cabinet les armes, les lois exceptionnelles qu'il réclamait pour rétablir la paix dans ce malheureux pays. Ils espéraient, en effet, qu'une fois l'honorable baronnet hors des affaires, qu'une fois le cabinet renversé, la discussion qui se poursuit en ce moment à la chambre des lords, et dans laquelle les évêques se prononcent généralement pour la liberté du commerce, changerait complètement de face, et qu'un grand nombre de pairs, qui jusqu'à ce jour avaient prêté leur appui au cabinet dans la crainte de faire revivre les *whigs* au pouvoir, se décideraient, lorsqu'il n'y aurait plus rien à perdre, rien à risquer, à reprendre leurs anciennes opinions et à obéir à leur conscience.

Eh bien, les événements en ont décidé autrement. Lord Stanley et son parti protectionniste se sont rendus pour longtemps impossibles pour le pouvoir, grâce à l'impopularité que leur opposition transpassière contre sir Robert Peel leur a valu. Pour apaiser la soif qu'ils avaient du pouvoir, on leur offre la coupe de la déception; l'homme éminent qu'il croyaient perdre à jamais, est beaucoup plus grand qu'au paravant; car sa chute est un triomphe, et ses adversaires mêmes, les *whigs*, comptent sur son concours éclairé pour mener à bon port la barque de l'état.

Nouvelles et faits divers.

La fête du couronnement du Saint-Père a été célébrée le 21 juin à l'église de St-Pierre avec les cérémonies d'usage. Le décret d'amnistie qu'on attendait, n'a pas été publié (1), ce qui a causé parmi le peuple une pénible impression, qui n'a pu être apaisée par une proclamation dans laquelle on annonçait que les filles des provinces ont obtenu chacune une dot de

(1) Il est dit que le pape espère formellement pouvoir exécuter sans délai les mesures gouvernementales qui lui semblent le plus convenables pour le bonheur de ses fidèles sujets.

10 scudis et 52 autres, domiciliées à Rome, chacune une dot de 50 scudis. En outre, le gouvernement a fait retirer tous les gages déposés au Mont-de-Piété pendant les trois derniers mois jusqu'à la valeur de cinq paoli.

— Voici la liste des étés chauds, observés en Europe et dont parlent les historiens depuis le huitième siècle de notre ère :

En 758, les sources sont taries; 879, près de Worms les ouvriers tombent morts dans les champs; 993, les blés et les fruits sont grillés; 1000, en Allemagne, les rivières et les sources se dessèchent; le poisson se putréfie et cause la peste; 1022, les hommes et les bestiaux meurent de l'extrême chaleur; 1132, la terre se fend, les rivières et les sources ont disparu et le Rhin en Alsace est à sec; 1159, tout est rôti en Italie; 1171, grande chaleur en Allemagne, en 1260, à la bataille de Béla, les soldats tombent comme des mouches sous les rayons ignés du soleil; 1276 et 1277, pas de fourrages à cause des chaleurs; 1293 et 1294, grandes chaleurs encore; 1303 et 1304, la Loire, le Rhin, la Seine et le Danube sont à sec; 1393 et 1394, grandes sécheresses en Europe; 1446, chaleurs extrêmes; 1473 et 1474, la terre est comme brûlée, le Danube est à sec en Hongrie; 1538, 1539, 1540 et 1541, chaleurs insupportables; 1556, les sources sont taries; 1615 et 1616, sécheresses par toute l'Europe; 1646, chaleur extrême; 1652, sécheresse qui fut la plus grande qu'on se rappelle en Ecosse; 1698, chaleur remarquable.

Les trois premières années du dix-huitième siècle eurent des étés brûlants; 1718, les théâtres furent fermés, à Paris, par mesure d'hygiène. Pendant cinq mois il ne tomba pas une goutte de pluie, le thermomètre marqua à Paris 36 degrés, l'herbe et les blés furent presque rôtis, les arbres fruitiers fleurirent plusieurs fois; 1723, chaleurs et sécheresses; 1743 à 1747, étés très-chauds; 1748, 1754, 1760, 1767, 1778, 1779 et 1787, excessives chaleurs.

En 1751 et 1753, le thermomètre marquait 37 et 38 degrés centigrades.

En 1802, il y eut à Paris la plus grande chaleur qui y ait jamais été observée depuis la découverte du thermomètre: la température s'éleva à 39 degrés; 1811, l'été fut très-chaud; 1818, chaleurs excessives. On se souvient toujours de la chaleur qu'il y avait à Paris le 27, 28 et 29 juillet 1830. En 1835, l'été fut très-chaud. Enfin nous venons d'avoir à Paris 34 degrés de température à l'ombre et près de 40 au soleil et à l'abri du vent, par exemple, dans la cour du Louvre.

Une lettre de Rome rapporte le fait suivant: « Pendant son épiscopat dans la ville qui gardait encore le souvenir du saint et vénérable Chiaromonte (Pie VII), le cardinal Mastai Ferretti assistait aux exercices d'une mission. Le prédicateur, saisi d'un enrouement soudain, se vit hors d'état de continuer son sermon; le cardinal le remplace à l'instant dans la chaire, reprend l'instruction au point où elle venait d'être interrompue et pendant une heure étonne l'auditoire par la force, la science et la merveilleuse facilité de son improvisation.

— Le *Courrier de Saint-Etienne* parle, en ces termes, d'un fait de la plus haute gravité :

« De telles infidélités se commettent dans les bureaux des postes, que les négociants sont obligés de faire leur police eux-mêmes. Voici l'avis imprimé que plusieurs maisons de banque de Saint-Etienne ont reçu de leurs correspondants de Paris: il dit assez combien le péril est grave :

« AVIS IMPORTANT. — Depuis quelque temps, de nombreuses soustractions de lettres ont lieu chaque jour à la poste, surtout à l'administration de Paris. Des agents infidèles, dans l'espoir de trouver des billets de banque dans une lettre, l'ouvrent et, lors même qu'il ne trouvent pas l'objet de leur convoitise, ils n'abaissent pas moins la lettre ainsi que son contenu, ce qui cause des embarras et des pertes au commerce. Nous ne saurions trop dans l'intérêt de nos amis et correspondants, les engager à faire recommander leurs dépêches; l'emploi de ce moyen, qui est facile et n'en augmente pas les frais, met à l'abri de toute fraude.

Un steamer autrichien, qui dessert la ligne entre Constantinople et l'embouchure du Danube, vient d'être le théâtre d'un incident qui aurait pu avoir les suites les plus fâcheuses.

A bord de ce steamer s'était embarqué Vedjihi-Pacha, nouveau gouverneur de Belgrade, avec sa famille et sa suite. Parmi les nombreux passagers se trouvaient M. Alphonse Hübsch de Grossthal, fils aîné du ministre résident de Danemarck à Constantinople, se rendant à Copenhague. En se promenant sur le pont, ce jeune homme avait, en passant devant la cabine où se trouvaient les dames turques, porté ses regards vers la petite fenêtre qui y est pratiquée. Le pacha, qui s'en était aperçu, devint furieux, et ordonna à ses gens de mettre en pièces cet insolent jeune homme, et de jeter ses membres à la mer. Déjà ceux-ci avaient tiré leurs sabres et étaient sur le point de se précipiter sur M. Hübsch, lorsque le capitaine, prévenu à temps, arriva à son secours, en disant d'une voix ferme au pacha: « C'est moi qui commande ici et non vous. A bord de mon bâtiment, vous êtes en Autriche et non en Turquie. Si, par vos ordres, il tombe un cheveu de la tête de ce jeune homme, votre mort est certaine, et votre cadavre sera le premier qui sera jeté à la mer. » Ces paroles produisirent d'autant plus d'effet sur le pacha, que plusieurs hommes de l'équipage, s'étant armés à la hâte, l'entourèrent lui et ses gens. En homme aussi prudent que ferme, le capitaine ordonna aux Turcs de livrer leurs armes, et M. Hübsch reçut l'injonction de se tenir pendant le reste du trajet, éloigné de la cabine occupée par le pacha et ses femmes.

— Les journaux publient de nouveaux détails sur l'incendie qui a détruit la plus grande partie de la ville de St. Jean de Terre-Neuve. L'incendie qui avait pris naissance chez un ébéniste, se propagea bientôt avec une rapidité telle, que dans quelques instants tout un quartier de la ville était en feu, et que le secours des pompes était devenu tout-à-fait insuffisant pour arrêter l'élément destructeur. Les troupes et les pompiers étaient obligés de battre en retraite de rue en rue, de quartier en quartier, sans que leurs efforts pussent rien contre l'ennemi qu'ils avaient à combattre. Pendant une nuit et un jour les flammes ont eu le champ libre pour exercer leurs ravages sur ces amas de maisons, d'autant plus faciles à consumer, qu'elles étaient pour la plupart construites en bois. Le nombre des maisons brûlées est évalué de 1500 à 2000; 6000 à 7000 malheureux, la plupart femmes et enfants de pêcheurs, se sont trouvés dans l'espace de quelques heures sans asile et sans ressource. 18 édifices publics et 61 établissements de commerce ont été détruits. Les pertes s'élèvent, assure-t-on, à plus de 12 millions de fl. Un comité de secours a été immédiatement organisé par le gouverneur, et un appel a été adressé aux habitants des villes voisines; mais quels secours pourront réparer les terribles effets d'un si grand désastre!

— Les somnambules qui ont la faculté de se promener en dormant, tout comme s'ils avaient les yeux ouverts, sont-ils insensibles à la douleur, à ce point qu'ils puissent impunément se précipiter d'un troisième étage sur le pavé du roi? C'est là une question que nous soumettons aux doctes de la faculté de médecine. Quant à présent, nous nous contentons de citer un fait des plus authentiques, qui s'est passé hier rue de l'Hôtel-de-Ville, n° 44, dans le quartier de la Cité, à Paris. Le nommé Dupont, jeune homme de vingt-deux ans, est somnambule de naissance. Hier vers minuit il fut pris d'un de ses accès, il se leva, ouvrit sa fenêtre, et, grâce à sa seconde vue, il s'imagina sans doute qu'il pourrait marcher dans l'air. Quoi qu'il en soit, une fois la fenêtre ouverte, Dupont monta sur l'appui de sa croisée, et, comme si un parquet de plein pied s'étendait au devant lui, il s'avança et tomba du troisième étage. Par un heureux hasard, Dupont se trouva sur ses pieds, sans encombre, ni foulure aucune. Point n'est besoin de dire qu'en touchant le sol, Dupont s'est réveillé.

— Voici un fait propre à faire connaître les mœurs et l'intelligence d'un des plus charmants oiseaux de nos contrées: Il y a peu de jours, l'humidité causée par les pluies détacha d'une fenêtre un nid d'hirondelles qui renfermait cinq petits encore nus; ils tombèrent heureusement sur le seuil de la fenêtre d'où les bons habitants de la maison les relevèrent pour les mettre dans un petit panier qu'il attachèrent à l'endroit où se trouvait le nid précédemment. Les père et mère continuèrent non-seulement à les nourrir, et à les couvrir de leurs ailes, mais ils travaillèrent en même temps

à couvrir ce panier d'une voûte en terre qu'ils eurent achevée en quatre ou cinq jours.

Des petits enfants de la rue, à qui ce qui s'était passé n'avait pas échappé, vinrent offrir aux mères de cette maison une nichée de cinq autres hirondelles, que par pitié ils achetèrent et mirent avec les autres dans le panier dont nous avons parlé. Les père et mère de la première nichée les adoptèrent et continuent à les nourrir comme leur progéniture.

On conçoit toutes les peines que se donnent ces aimables oiseaux pour faire face aux besoins sans cesse renaissants de leur nombreuse famille naturelle et d'adoption.

Ce fait nous en rappelle un autre presque semblable: nous avons vu, il y a quinze jours, une grande cage pleine de jeunes alouettes, verdiers, rossignols et fauvettes, au milieu desquelles se trouvait une alouette adulte. Celle-ci avait adopté tous ces petits orphelins, comme eux l'avaient reconnue pour mère; et elle leur distribuait, à tous, avec une affection, un zèle et une activité admirables la nourriture dont ils avaient besoin.

— Le 19 juin, un violent incendie a éclaté dans la ville de St-Jean de Terre-Neuve, et a détruit les trois quarts de cette ville; parmi les bâtiments qui sont devenus la proie des flammes, on compte un grand nombre de grands établissements de commerce et des institutions publiques. Trois personnes ont perdu la vie dans ce désastre dont la cause est due à l'imprudence.

— Plus de cheveux blancs, ni de favoris gris ou roux. L'Eau Chantale de Paris, approuvée depuis 30 ans par la Chimie, est la seule efficace pour teindre à la minute, pour toujours, et en toutes nuances, les Cheveux et la Barbe. L'Epilatoire Chantale enlève en un instant, et sans retour, le duvet dont on veut se débarrasser. Prix de chaque article garanti à l'usage. Dépôt à La Haye chez J. Rensburg, coiffeur de la Princesse d'Orange, Kort Houtstraat 25.

ANNONCES.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

M. JOSEPH HES, Chirurgien - Dentiste a transféré son domicile rue Spuistraat section S. n° 387.

Il est à consulter journellement de 10 heures du matin à 4 heures de l'après-midi.

VENTE

DE COUPONS A TOUT PRIX, EN DIVERSES ÉTOFFES ET AUNAGES.



M. van Weerden & Co., Hoogstraat, vendront [Lundi prochain] 6 Juillet, de 9 à 2 heures, une énorme quantité de **Coupons** tant en SOIERIES NOIRES ET COULEUR qu'en JACONAS, BALZORINE, TOILE LAINE, BATISTE D'ECOSSE, MOUSSELINE LAINE, ORLEANS, TWILLS, MERINOS, PLAIDS, INDIENNE, PERSE, DENTELLES ET BLOUSES, RUBANS, et divers articles blancs en MADAPOLAMS, SHIRTINGS, FLANELLES, etc., etc., lesquels seront vendus (au plus bas prix) aux heu-

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 3 Juillet.

	COURS 2 1/2 h. diff.	OUVERT.	FERMÉ.
Deute active.	61 1/2	61	61 1/2
Dito dito.	73 1/2	73	73 1/2
Dito en liquidation.	3	73	73 1/2
Dito dito.	4	85 1/2	85
Dito des Indes.	4	94 1/2	—
Pays-Bas.			
Syndicat.	3	—	—
Dito.	3	89 1/2	—
Société de Commerce.	1	175	176
Act. du lac de Harlem.	5	—	—
Cremier de fer du Rhin.	1	110 1/2	—
Act. du Chemin de fer Holland.	—	—	—
Oblig. Hope & C. 1799 & 1816 1/2	—	107 1/2	107 1/2
Dito dito 1823 & 1829 1/2	—	105 1/2	—
Inscript. au Grand Livre.	6	—	—
Certificats au dit.	6	—	—
Russie.			
Dito inscriptions 1831 & 1833 1/2	5	97 1/2	—
Emprunt de 1840.	4	91	—
Id. chez Stieglitz et Comp.	4	89 1/2	—
Passive			
Deute différée à Paris.	—	5 1/2	—
Espagne.			
Deferred.	—	—	—
Ardoins.	5	18 1/2	—
Dito.	3	37 1/2	—
Coupons Ardoins.	—	40 1/2	—
Obligations Goll. & Comp.	5	108 1/2	—
Dito métalliques.	5	108 1/2	—
Dito dito.	2 1/2	60 1/2	—
France.			
Inscriptions au Grand-Livre.	3	—	—
Pologne.			
Actions 1836.	—	—	—
Bresil.			
Emprunt à Londres 18 9	—	—	—
Id. id. 1843.	—	85 1/2	—
Portugal.			
Obligations à Londres.	3	50 1/2	50 1/2

Bourse de Paris du 2 Juillet.

	COURS 1 1/2 h. diff.	OUVERT.	FERMÉ.
France.			
Cinq pour cent.	—	120 95	—
Trois pour cent.	—	82 95	—
Emprunt Ardoins.	—	—	—
Espagne.			
Anc. différée.	—	—	—
Nouv. dito.	—	—	—
Passive.	—	—	—
Naples.			
Certificats Falconet.	—	—	—
Pays-Bas.			
Deute active.	2 1/2	—	—
Deute active.	5	100 1/2	—
Belgique.			
Dito.	3	—	—
Banque belge.	—	905	—
Etats-Unis.			
Obligations de la Banque.	—	—	—

Bourse d'Anvers du 3 Juillet.

Métalliques, 5 % — Naples, 5 % — Ard. 5 % 19 1/2 A. — Dette différée ancienne, — Passive 5 % — Lots de Bresse — Cours après la Bourse (2 1/2 heures). Ardoins 19 1/2.

Bourse de Londres du 1 Juillet.

3 % Cons. 95 1/2 — 2 1/2 % Holl. 59 1/2 — 4 % id. 93 1/2 — Esp. 5 % 34 1/2 — 25 1/2 — 3 % 37 — Portug. 4 % 47, 49 ex-d. — Russes 109, 111.

Bourse de Vienne du 26 Juin.

Métalliques, 5 % 111 1/2 — Lots de fl. 500, 154 1/2 — Lots de 250, 144 1/2 — Actions de la Banque 1578.

LA HAYE, chez Léopold Lebeunier, Page 14.

JOURNAL DE LA HAYE

DU DIMANCHE.

SCIENCES, BEAUX-ARTS, THÉÂTRE, LITTÉRATURE ET MODES.

BEAUX-ARTS. — HAGIOLOGIE.

LA LÉGENDE DORÉE DES ARTISTES. 1)

MARIE-MADELEINE.

Il y a dans la galerie de Florence un tableau de Curradi qui représente Madeleine s'embarquant avec Marthe, Lazare et leurs compagnons. On voit Marie-Madeleine prêchant les habitants de Marseille, dans une série de bas-reliefs qui décorent le porche de Certosa, près de Pavie. Elle a pour tout vêtement une peau de bête autour des reins. Ses longs cheveux retombent éparés sur ses épaules.

Marie-Madeleine portée dans les bras des anges au sommet du mont Pelion, est un des sujets traités le plus souvent et devenu le plus tôt populaire. On le voit dans le tableau de l'Assomption de sainte Madeleine, les mains jointes, et dans une autre œuvre où elle est soutenue par quatre, cinq ou six anges, qui se cachent par ses longs cheveux. Un des anges tient un vase d'albâtre rempli des parfums. On aperçoit au-dessous, dans une contrée sauvage, couverte de montagnes, l'ermite de la légende qui regarde au ciel.

Un ancien tableau, très-curieux, de l'un des Vivarini (1451-1490), qui fait partie du musée de Berlin, représente Madeleine enveloppée de la tête aux pieds de ses longs cheveux, et portée par les anges : dans le bas est agenouillée la religieuse qui a fait don du tableau. Albert Durer dans un bel ouvrage de sculpture en bois, nous a montré Madeleine montant au ciel, les mains jointes et voilée seulement par ses cheveux. Deux petits anges sont à ses pieds, quatre au-dessus de sa tête. Il existe une grande et belle estampe moderne, d'après Jules Romain ou un peintre de son école. Madeleine, penchée au milieu des nuages, est soutenue par plusieurs anges. Elle lève la tête et tient les bras étendus avec l'expression de la plus profonde extase. Le même sujet a été traité par Montagna (1490), Ribera, Zuchero, Cambiasi, Alonzo Cano, Carlo Maratti, Lanfranc. Les peintres du dix-septième siècle se sont plu à le reproduire. C'est la sculpture qui en a donné la représentation la plus moderne, dans le groupe en marbre décorant le maître-autel de l'église de la Madeleine. On y voit la figure de cette sainte de grandeur naturelle, portée par trois anges, tandis que deux archanges sont agenouillés de l'autre côté, dans l'attitude de l'adoration.

La dernière communion de Madeleine a été peinte par le Dominiquin. La sainte est entourée d'anges qui s'empressent de la servir. Il y a dans la galerie de Florence un tableau de Madeleine rendant le dernier soupir, par Rustichino. La collection de M. Hope renferme une figure, demi-grandeur, de Madeleine mourante; elle est attribuée au Corrège. Rubens et plusieurs autres ont traité le même sujet. En sculpture, nous avons la Madeleine mourante de Canova; on y retrouve les qualités et aussi les défauts de la Madeleine pénitente dont nous avons parlé plus haut.

Marthe a partagé la ferveur avec laquelle on honorait Madeleine. Si l'une était considérée comme la patronne des femmes repentantes, l'autre était regardée comme la protectrice des femmes prudentes occupées des soins du ménage. C'est pourquoi Marthe a été souvent peinte tenant à la main une écumoire, ou portant à sa ceinture un paquet de clefs. Par exemple, dans un joli et ancien tableau d'autel allemand, de la collection de la reine d'Angleterre, attribué à Albert Durer, on voit Marthe debout, vêtue avec magnificence, la tête couverte d'un turban orné de pierreries, et tenant à la main un meuble de cuisine bien connu. Dans le livre d'heures de Henri VIII, de la bibliothèque Bodléienne, elle est représentée avec le même meuble, et son nom est écrit au-dessous. Mais en général elle est vêtue très simplement : ses attributs ordinaires comme sainte patronne, sont le vase d'eau bénite et le goupillon placés

dans sa main, le dragon chargé de liens gisant à ses pieds. D'après la légende provençale, tandis que Marie-Madeleine achevait la conversion des habitants de Marseille, Marthe prêchait ceux d'Aix et des contrées environnantes. A cette époque le pays était ravagé par un dragon terrible, appelé la *Tarasque*, qui, pendant le jour, se tenait caché dans le Rhône. Marthe vint à bout de ce monstre en l'aspergeant d'eau bénite, et après l'avoir attaché avec sa ceinture (ou suivant quelques-uns avec sa jarretière) elle le livra au peuple, qui s'empressa de le tuer. Le lieu témoin de ce miracle est aujourd'hui l'emplacement de la ville de Tarascon, dont l'église principale, dédiée à sainte Marthe, avait été richement dotée par Louis XI. 1)

Observons ici, en passant, que l'histoire du dragon de sainte Marthe est une des versions de cette allégorie si répétée du triomphe des armes spirituelles sur l'idolâtrie et le péché. Cette allégorie, souvent employée par les saintes Ecritures, et sur laquelle on ne s'est pas mépris dans les anciens temps, est le dragon vaincu et enchaîné. Mais à l'époque où les ombres répandues par l'ignorance et la barbarie sont devenues plus épaisses, le symbole a été transformé en un fait réel. Les dragons figurés dans les anciens tableaux et bas-reliefs ressemblent tous d'une manière si variable à des crocodiles ailés, gigantesques, qu'il est à présumer que leur type a la même origine; mais il est des restes fossiles de l'Égypte et des sauriens, qui ont donné naissance à une sorte de dragon, dont la tête du dragon vaincu par Marthe.

Mais revenons à notre sujet. Sainte Marthe, que l'on vénère comme le modèle des femmes prudentes, sages et chastes, et comme la patronne des bonnes ménagères, était, suivant les anciennes légendes, la même femme que celle qui fut guérie par Jésus-Christ (Evang. de saint Matth., ch. IX, vers. 20), et qui par reconnaissance fit ériger en son honneur une statue de bronze, laquelle, dit-on, existait au temps d'Eusèbe; elle fut renversée par Julien l'Apostat.

Lazarre, le frère de Marthe et de Marie, est honoré comme premier évêque et comme patron de Marseille. On le peint généralement avec la mitre et l'étole. Un grand nombre de saints sont revêtus de ces ornements; mais lorsqu'on trouve un personnage en costume d'évêque dans le même tableau ou dans le même bas-relief que Marthe et Marie-Madeleine, on doit présumer, s'il n'est distingué par aucun autre caractère, que c'est Lazare leur frère. Quelquefois, dans rarement, on aperçoit dans le fond une bière, ou Lazare ressuscitant, pour mieux déterminer son identité. On trouve aussi sainte Marcella (ou Martilla) groupée avec les trois autres personnages, sans qu'aucun attribut la distingue. On ne rapporte sur Marcella rien de particulier, excepté qu'elle accompagna Marthe et sa famille en Europe, qu'elle composa une vie de Marthe, et prêcha l'Evangile chez les Esclavons. On voit à Milan, dans le Brera, de belles figures de Marie, de Marthe, de Lazare et de Marcella, peintes par un artiste de l'école de Luini. Elles sont grandes comme nature et traitées dans un style très-classique et très-élevé; les draperies en sont fort belles. On a placé ces figures debout dans des niches comme des statues. A Munich on trouve les figures séparées de Marie-Madeleine, de Marthe et de Lazare, par Gruenwald. Lazare est debout près de sa bière; Marie dans le riche costume d'une dame allemande de haut parage, tient son vase de parfums; Marthe, vêtue comme une bonne ménagère, est accompagnée du dragon gisant à ses pieds. Ces figures sont plus grandes que nature, admirablement peintes, et pleines de caractère, bien qu'un peu grotesques dans leur forme.

1) On confond quelquefois sainte Marthe avec sainte Marguerite, qui est aussi représentée avec un dragon; mais il ne faut pas oublier que sainte Marguerite porte un crucifix et sainte Marthe le vase d'eau bénite. Généralement les anciens peintres ont eu soin de distinguer ces attributs.

2) Saint Jérôme rapporte que de son temps l'on montrait les os du monstre marin auquel Andromède avait été livrée. C'était probablement quelques restes fossiles auxquels l'imagination populaire attribuait cette origine. — Un auteur anonyme, qui, en 1835, communiqua à la Revue Britannique quelques fragments d'un ouvrage intitulé: *Histoire naturelle des animaux apocryphes*, fait de la tarasque un *megalosaurus*, lézard gigantesque de trente pieds de long.

SAINTE MARIE L'EGYPTIENNE. — Les peintres ont si souvent confondu cette sainte avec Marie-Madeleine, sous le rapport des attributs, que je crois devoir parler d'elle. On dit qu'elle vivait au quatrième siècle, et son histoire est racontée en détails par saint Jérôme. C'était une femme d'Alexandrie, dont la vie était bien plus dissolue encore que celle de Marie-Madeleine. Après dix-sept années passées dans toutes sortes de désordres, elle aperçut un jour, en se promenant au bord de la mer, un vaisseau prêt à mettre à la voile, et un grand nombre de personnes qui se disposaient à s'embarquer. Marie leur demanda où elles allaient; celles-ci lui répondirent qu'elles se rendaient à Jérusalem pour y célébrer la fête de la Vraie-Croix. Marie éprouva tout à coup le plus vif désir de les accompagner, mais n'ayant pas d'argent, elle se vendit, pour payer le prix de son passage, aux matelots et aux pèlerins, cherchant par tous les moyens à les faire tomber dans le péché. Arrivée à Jérusalem, elle se joignit à la foule des fidèles qui s'étaient réunis pour entrer dans l'église; mais tous ses efforts pour en franchir le seuil furent inutiles. Chaque fois qu'elle essayait de pénétrer sous le porche, un pouvoir surnaturel la repoussait et la laissait livrée à la honte, à la terreur et au désespoir. Accablée par le souvenir de ses fautes, pleine de repentir, Marie s'humilia profondément et implora le secours de Dieu. La force invincible qui la retenait au porche fut aussitôt surmontée; Marie entra dans le temple du Seigneur en rampant sur ses genoux. Depuis ce moment elle renonça pour toujours à sa vie dissolue, et ayant acheté trois pains, elle se mit à marcher dans le désert, sans s'arrêter ni se reposer, jusqu'à ce qu'elle fût parvenue au-delà du Jourdain, dans une retraite profonde, où elle se livra à la pénitence la plus rigoureuse. Elle ne vivait que de racines et de fruits, elle ne buvait que de l'eau. Ses vêtements étant tombés pièce à pièce, elle n'avait plus rien pour se couvrir; elle pria Dieu avec ferveur, et tout à coup ses cheveux devinrent assez longs pour l'envelopper entièrement (ou, suivant une autre version, un ange lui apporta du ciel les vêtements dont elle avait besoin). Elle vécut ainsi au milieu du désert, pendant quarante-sept années, dans la prière et la pénitence. Un prêtre nommé Zozime, le premier jour de l'année, Marie le pria de garder le silence sur elle et de revenir à la fin de l'année lui apporter le Saint-Sacrement, afin qu'elle pût se confesser et communier avant de quitter cette terre. Zozime, accédant à ses vœux, revint l'année suivante; mais comme il n'était pas en état de traverser le Jourdain, la pénitente, par un pouvoir surnaturel, marcha sur l'eau pour venir à lui. Après avoir reçu humblement l'Eucharistie, elle pria le bon prêtre de la laisser encore dans la solitude et de revenir au bout d'une année. Quand il revint il la trouva morte, les mains croisées sur sa poitrine. Il pleura beaucoup, puis ayant regardé autour de lui, il aperçut ces mots tracés sur le sable: « O père Zozime, enterrez le corps de la pauvre pécheresse, Marie d'Egypte! Rendez la terre à la terre, la poussière à la poussière, pour l'amour du Christ! »

Le saint homme essaya de remplir les dernières volontés de Marie, mais il était bien ému, bien âgé, bien faible; il sentit que les forces lui manquaient; alors un lion du désert vint à son aide, et creusa la fosse avec ses pattes, jusqu'à ce qu'elle fût assez profonde pour recevoir le corps de la sainte. Quand cette dépouille mortelle eut été confiée à la terre, le lion se retira tranquillement, et le bon vieillard s'en retourna chez lui, remerçant Dieu qui avait montré sa miséricorde à une pauvre pénitente.

Les tableaux et les estampes représentant Marie l'Egyptienne sont assez rares, et je n'en ai pas trouvé d'antérieurs à la fin du quinzième siècle. Dans les productions où elle figure seule on lui donne les traits d'une femme âgée, amaigrie par le jeûne, portant de longs cheveux et tenant à la main trois pains; quelquefois on place cette sainte à côté de Marie-Madeleine, comme pour réunir les deux symboles du repentir de la femme. Il y a dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Georges à Crémone, un grand tableau de Malosso, de sainte Marie l'Egyptienne repoussée du temple à Jérusalem. Je crois avoir vu dans la galerie espagnole, au Louvre, un tableau de Ribera, représentant Marie l'Egyptienne à genoux, au moment où un ange descend du ciel pour lui apporter un vêtement blanc. Ribera a peint aussi la première rencontre de sainte Marie et du prêtre Zozime. Dans ce tableau, qui fait partie de la même galerie, au Louvre, la sainte a des cheveux gris et courts, un visage maigre et brûlé par le soleil. Elle est couverte de vêtements en lambeaux. Il existe une gravure, d'après Titien, de Marie l'Egyptienne recevant de la main du prêtre Zozime les derniers sacrements. Je ne connais pas le tableau. Il est à croire, malgré la parité des situations, qu'on a voulu peindre Marie l'Egyptienne et non la Madeleine, sous les traits d'une sainte femme faisant pénitence dans le désert. Elle n'a près d'elle ni livre, ni tête de mort, ni vase d'albâtre, ni discipline; elle est nue ou à peine couverte d'une draperie; ses cheveux gris et noirs sont longs et mêlés.

(Athenæum.)

THÉÂTRE-ROYAL-FRANÇAIS.

Il déjà l'opéra de *Charles VI*, dont la création de fraîche date sur notre scène est encore brillante de jeunesse et de force, avait eu besoin d'être régénérée par le talent de l'artiste chargé d'en interpréter un des principaux rôles, certes M^{lle} Bouvard nous a bien prouvé, samedi dernier, qu'elle savait animer, remplir du souffle de son inspiration une œuvre que le succès même aurait usée. C'est une preuve de sa propre force que l'actrice peut sans crainte se donner à elle-même; elle tient de son talent le droit de rendre à plus d'une production dont le public commencerait à se lasser, l'admiration et la vogue qui appartiennent aux chefs-d'œuvre.

Jusqu'ici la manière dont le rôle de Charles VI avait été interprété, en avait fait le personnage principal et justifiait ainsi le titre de l'ouvrage; mais l'intelligence avec laquelle M^{lle} Bouvard s'est pénétrée de la pensée du poète, et le talent qu'elle a mis à nous dessiner sous son véritable aspect la gracieuse figure d'Odette, à faire ressortir tout le charme de cette jeune fille des champs, simple, naïve, ingénue, se dévouant aux souffrances du vieux roi et s'inspirant en même temps, comme l'avant-courrière de Jeanne d'Arc, d'un noble enthousiasme pour les malheurs de son pays, nous forcent à changer maintenant le titre de l'ouvrage. L'œuvre poétique de Casimir Delavigne ne s'appellera plus désormais *Charles VI*; aujourd'hui c'est *Odette* qui en est le véritable nom. Le public accepte avec plaisir de pareilles métamorphoses.

Nous le répétons, car en présence d'un beau succès on sent le besoin de chercher de nouvelles expressions pour reproduire encore la pensée qu'on vient d'émettre, nous avons été frappé de l'heureuse adresse avec laquelle M^{lle} Bouvard a donné de la chaleur et de la vie à un rôle où auparavant nous n'avions entendu que des notes de chant; elle a su faire de *Charles VI* une légende dramatique dont l'intérêt vient de l'héroïne et non d'une intrigue quelconque. Grâce à son habile interprète, Odette, comme l'a comprise et sentie le poète, est une noble et suave figure, à la fois douce et pénétrante, on se fonde sur sa beauté, sa simplicité, sa pureté, sa jeunesse, sa fraîcheur, sa grâce enfantine de la jeune fille. Jules Janin appelle ordinairement M^{me} Stoltz l'actrice du quatrième acte; plus heureuse et supérieure dans ce rôle à la grande tragédienne lyrique, au dire de juges compétents, M^{lle} Bouvard peut y être appelée à bon droit l'actrice de chaque acte, de chaque scène, dont elle a fait une action, un poème. Il est impossible de détailler avec un plus rare talent toutes les parties de ce rôle, de placer certains mots, certaines phrases, certains gestes avec plus de profit, avec plus d'effet. Rien n'est oublié, rien n'est négligé par l'actrice; tout marche à l'événement, c'est l'unité réunie à la variété, ces deux qualités essentielles du vrai beau. Ne saisissant aujourd'hui que l'ensemble du rôle, nous n'en analyserons pas les parties, c'est une étude que nous laissons au spectateur, homme de goût, qui se fera un plaisir de suivre le jeu de l'actrice dans tous ses détails, dans toutes ses nuances les plus délicates, et dès lors un nouveau suffrage viendra se joindre aux éloges que nous adressons à l'actrice. Il louera le mérite de la tragédienne, l'intelligence, la sensibilité et la chaleur de son jeu, et faisant la part de l'actrice lyrique, il appréciera à leur juste valeur les éminentes qualités d'une voix si vibrante et si pathétique. — M^{lle} Bouvard, chaleureusement applaudie pendant la représentation, a été rappelée à grands cris après la chute du rideau.

Ce que nous avons vu et entendu du baryton Dignet, surtout dans l'opéra-comique, nous avait rendu fort rigoureux à l'endroit de son admission. Nous la regardions comme non avenue; ce n'était pas pour lui partie gagnée auprès du public, et pour obtenir ses véritables lettres de naturalisation, il lui fallait encore les disputer pied à pied et s'efforcer bien vite de faire perdre le souvenir de deux malencontreuses apparitions. Le rôle de Charles VI l'a servi à souhait et lui a fait faire un bon pas. Il nous y a surpris, nous l'avouons, ses antécédents ne nous ayant pas donné le droit d'en espérer autant. Plusieurs parties de ce rôle, bien senties, ont été dites avec convenance, même avec sentiment et une expression vraie; mais il péchera toujours par un manque de noblesse, de distinction, et nous aurons plus d'une fois à lui reprocher la trivialité du geste et de la tenue. On dit, et ce que nous avons vu nous porte à le croire, que l'artiste, novice à la scène, ne compte pas encore deux années de théâtre; tant pis pour le public qui n'a pas toujours la patience de se contenter du talent qu'il faut attendre, mais tant mieux pour l'acteur qui, avec du zèle, du travail et la docilité à suivre les conseils des hommes de goût et d'intelligence, peut parvenir à faire son éducation dramatique et à se corriger de défauts qui ne sont pas encore devenus de fâcheuses habitudes. Dignet a pour lui un grand avantage, sa voix, dont les qualités sont très remarquables; c'est un bel instrument dont l'étude peut tirer un excellent parti. Que le courage ne lui manque pas au cœur, et il nous trouvera toujours prêt à lui tenir compte, sur la même franchise, de ses succès et de ses échecs. A travers cette alternative de la critique et de la louange, acceptée de bonne grâce, le véritable artiste finit par atteindre le but qu'il se propose.

Didot n'a pas produit tout l'effet que nous avions droit d'attendre de lui dans le rôle de Raimond; la fameuse chanson française: *Guerre*

aux tyrans / n'a pas été dite avec toute la verve et la puissance de moyens désirable ; l'acteur semblait n'être pas à son aise. Mais, hâtons-nous de le dire, il a pris une éclatante revanche dans le beau quatuor du 3^{me} acte où il a été admirablement secondé par Allard, Diguët et M^{lle} Bonnard. C'était merveille de les entendre tous les quatre.

Le 15 août nous nous y a huit jours, maille à partir avec l'orchestre, ou pour mieux dire avec son chef qui est censé le diriger et qui se laisse le plus souvent diriger par lui. L'année dernière on ralentissait exagérément tous les morceaux, de manière que le chant n'était qu'une récitation psalmodique, en forme de plaintes et de *miserere*. Cette année on les accélère par moment outre-mesure, en sorte que toutes les phrases les plus expressives, les mieux inspirées, les mieux rythmées par le compositeur, perdent la couleur distinctive qui fait leur beauté et leur mérite d'inspiration. Mais le pire de tout, et ce qui mettra bientôt tous nos chanteurs sur les dents et les contraindra au silence, c'est le tintamarre étourdissant qui se fait devant les pupitres de ces messieurs. Que penser d'un directeur d'orchestre qui ne sait pas mettre un frein à cette fureur instrumentale ? Oubliant sans doute que l'orchestre est là pour accompagner le chant et non pour assourdir nos oreilles, aurait-il l'ambition de faire usurper par ses musiciens la place des chanteurs ? Avant peu, du train dont vont les choses, cette révolution des cuivres et des instruments à cordes aura envahi la scène ; c'est bien sûr une guerre à mort qu'ils ont déclarée au larynx de nos artistes lyriques. Il est temps que ce vacarme finisse, et nous conjurons M. Hasselmans de ménager un peu des voix qui coûtent si cher.

Le Théâtre est fermé pour cause de réparations à la salle !

Quand on dit au forçat, après dix ans de gêne,
« Sois libre ! » — et qu'on lui rompt le boulet qui l'enchaîne,
Il court, fuit dans les champs, ivre, éperdu, charmé
De respirer enfin l'air libre de la plaine... —
Captif lâché d'hier, critique désarmé,
Nous respirons enfin : le théâtre est fermé !

Le théâtre est fermé ! — Tendre et naïf jeune homme,
Toi qui fus toujours libre et jamais opprimé,
Comprends-tu bien ces mots : « Le théâtre est fermé ! »

Non, tu ne comprends rien, car tu n'es pas formé.
Un forçat n'est libre qu'en prison, et l'homme n'est libre qu'en prison.
C'est un contraire ou bien un forçat. — C'est tout simple.

Sur un banc du parc, au lieu d'aller au théâtre,
Je pourrai donc enfin respirer vers le soir
Le parfum de ces fleurs que la brise moisonne,
Et sans m'inquiéter, quand une cloche sonne,
Si c'est le dernier coup ; si la pièce qu'on donne
Mérite ou non qu'on s'aille ennuyer à la voir !

CHRONICLE.

* * Une déplorable nouvelle est venue affliger les amis des arts. Un de nos jeunes peintres qui donnait les plus belles espérances, Guillaume Bake, est mort à Rome, à l'âge de vingt-huit ans. Elève de M. Eckhout, il dut aux leçons de ce maître ses premiers succès dans le genre historique. Plus tard il se rendit à Paris, à Munich et à Dresde, et de là à Rome, pour y poursuivre ses études sur cette terre classique des arts. M. Kruseman qui habite Rome depuis plusieurs années et qui fut à même de suivre tous les jours les travaux du jeune artiste, avait plus d'une fois, dans ses lettres à ses amis en Hollande, parlé des progrès de Bake et de ses brillantes dispositions pour la composition historique. Le mauvais état de sa santé, affaiblie peut-être par l'excès du travail, le contraignit à quitter Rome et il se disposait même à retourner dans sa patrie pour y venir respirer l'air natal, lorsque la mort est venue l'arracher à ses amis et aux arts qu'il cultivait avec tant de zèle et d'amour. Ses obsèques ont eu lieu à Rome dans le cimetière des protestants, et la cérémonie des honneurs funèbres qui lui furent rendus par ses compatriotes et par ses amis sur la terre étrangère, a eu un caractère bien touchant. Un ministre de la confession évangélique allemande a payé un juste tribut de douleur et de regrets à l'artiste enlevé si jeune à sa famille, à ses amis et aux arts dont il était l'espoir.

* * M. Cornet, de Leide, vient de terminer depuis quelques jours un beau tableau d'histoire représentant *Les adieux de l'amiral de Ruyter à sa famille*, lors de son départ pour la Méditerranée, où, dans un combat contre l'amiral français Duquesne, il reçut, le 22 avril 1676, la blessure dont il mourut une semaine après dans la baie de Syracuse, à l'âge de soixante-et-dix ans.

Brandt, l'historien de la vie du grand homme, raconte ainsi cette scène d'adieux : « Lorsque l'amiral prit congé de sa femme, de sa fille, de son beau-fils et de ses amis, on ne remarqua pas une expression ordinaire de tristesse et de douleur, car la profonde préoccupation qu'on lisait sur la physionomie de De Ruyter avait profondément ému leur âme et semblait leur présager un grand malheur. »

M. Cornet s'est inspiré des paroles de l'historien pour l'ordonnance de cette touchante scène d'adieux. La noble simplicité avec laquelle le sujet est traité, jointe à une parfaite exécution et à une grande vigueur

de touche, rehausse le mérite de cette belle composition. Cette toile est destinée pour le musée de la société de Teyler à Harlem.

C'est ainsi que Brandt, l'éloquent historien de la vie de De Ruyter ; que les poètes Francius et Vollenhoven, qui ont chanté sa mort glorieuse ; que Feith, qui l'a loué dans deux belles pièces de vers ; que M. Pieman, qui a reproduit sur la toile le moment où l'amiral reçut cette blessure qui devait causer sa mort ; et qu'aujourd'hui M. Cornet, ont chacun à leur tour fait concourir leur talent pour rendre un pieux hommage de reconnaissance et de vénération à la mémoire du grand homme dont l'histoire n'offre nulle part son égal.

* * On lit dans la *Revue et Gazette des Théâtres* et dans la *France théâtrale* :

« M^{me} de Vries Van Os, cette jeune chanteuse hollandaise dont les débuts à La Haye ont fait naguère tant de bruit, vient d'obtenir un très-brillant succès à Lyon, dans le rôle de Rachel de la *Juive*. — M^{me} de Vries est une élève de Conservatoire de Paris, et elle fait honneur à l'institution. »

(R. et G. des T.)

« M^{me} de Vries a fait son premier début dans Rachel Jeune, assez jolie, bien peu d'habitude de scène ; voix fraîche, mais un peu maigre dans le haut, cette dame ne devrait pas donner des notes plus hautes qu'elles ne sont écrites, cela n'est point avantageux à sa voix. — Somme toute elle doit réussir. » (Fr. Th.)

* * M. Félix Mendelssohn-Bartholdy vient de terminer la partition d'un oratorio en trois parties, intitulé *Ève*, et qui sera exécuté à la grande fête musicale annuelle de Birmingham (Angleterre), qui aura lieu les 17, 18, et 19 août prochain.

En ce moment ce célèbre maestro travaille à la mise en musique d'un grand opéra pour la première scène lyrique de Berlin, et le principal rôle de femme sera rempli par M^{lle} Jenny Lind. On assure que cet ouvrage sera représenté pour la première fois à l'occasion de la célébration du prochain anniversaire de la naissance de S. M. la reine de Prusse (le 13 novembre 1846).

M^{lle} Lind, pendant son dernier séjour à Aix-la-Chapelle, a signé avec la direction du Grand-Théâtre de Hambourg un engagement pour six semaines, pendant lesquelles elle donnera dix-huit représentations à raison de 600 marcs (1,120 fr.) chacune.

* * Léopold de Meyer a donné à la Nouvelle-Orléans, dit le *Courier des Etats-Unis*, plusieurs concerts successifs qui ont attiré la foule, et ont valu au célèbre pianiste des milliers de dollars et des tonnerres d'applaudissements. En voyant l'élan patriotique dont avait été saisie la population de la Nouvelle-Orléans à l'appel du général Taylor, Léopold de Meyer eut l'idée de donner un concert dont le produit serait destiné à la formation d'un corps de musiciens attachés à l'armée de volontaires. Il annonça donc dans tous les journaux cette généreuse résolution, s'attendant à voir éclater la reconnaissance nationale. Mais certains journaux ont trouvé que la république ne pouvait accepter le secours d'un artiste étranger sans déroger à sa dignité. Cette opinion paraît avoir été partagée par le public, car Léopold de Meyer, qui avait fait des milliers de dollars dans toutes ses autres soirées, n'a fait, dans celle-là, que 1,150 fr., qu'il n'a pas moins versés dans les mains du gouverneur de l'état. Celui-là sera probablement aussi embarrassé de ce don que le gouverneur de Massachusetts l'a été de la souscription de 1,000 dollars de Fanny Elssler au monument de Bunker-Hill.

* * *L'Heraldo* annonce que dans une séance extraordinaire, tenue le 9 du mois de mai, l'Académie des beaux-arts de Séville a voté à l'unanimité l'érection d'un obélisque consacré à la mémoire du célèbre peintre espagnol Bartholomé Esteban Murillo. Une souscription sera ouverte à cet effet. Il reste encore une grande partie des plus beaux tableaux de Murillo en Espagne. Le musée de Madrid possède ceux qui étaient autrefois à l'Escorial. Séville ayant formé un musée, il y a quelques années, a consacré une salle particulière aux tableaux de ce peintre immortel ; lorsque M. le baron Taylor était à Séville en 1836, il eut la pensée de faire élever ce monument à Murillo, sur la place où était autrefois une église qui a été démolie et sous les décombres de laquelle est encore le cercueil de ce grand peintre. Il en fit la proposition à M. le chanoine Cepero, maintenant *dean* du chapitre de la cathédrale de Séville et sénateur. M. Taylor laissa l'argent de sa souscription à Séville, entre les mains de M. Cassacus, secrétaire du comité chargé de faire construire le monument d'après un projet qui avait été dessiné par M. Dauzats, et qui représentait un obélisque funéraire.

BIZARRERIES, HABITUDES ET GOUTS SINGULIERS DE QUELQUES PERSONNAGES CÉLÈBRES :

Eschyle avait toujours une pointe de vin lorsqu'il écrivait ses tragédies ; Alcée et Aristophane ne composaient également que dans l'ivresse ; Bacon, Milton, Warburton, Alfieri avaient besoin, pour travailler, d'entendre de la musique, et Bourdaloue exécutait un air sur le violon avant de se préparer à écrire un sermon ; Thomas restait couché pour composer ses *Eloges* ; Corneille, Malebranche et Hobbes travaillaient le plus

souvent dans l'obscurité, tandis que Mézeray allumait sa chandelle en plein jour; Cujas écrivait toujours par terre, couché sur le ventre; Goëthe composait en marchant, Casti en jouant aux cartes tout seul sur son lit; Descartes, comme Leibnitz, pratiquait la méditation horizontale; Passeroni aimait un coq dont il parle dans toutes ses poésies; Saint-Evremond et Crébillon s'entouraient pour travailler de chiens et de chats; Juste-Lipse ne se pouvait séparer d'un chien nommé Saphir auquel il faisait boire du vin; Bayle avait des convulsions, lorsqu'il entendait le bruit que fait l'eau en sortant d'un robinet; Spinoza dépensait environ de cinq à six sous par jour pour sa nourriture; Battner, naturaliste et philologue, ne faisait par jour qu'un seul repas qui lui coûtait trois sous; l'astronome Lalande affectait de manger avec délices des araignées et des chenilles, dont il portait toujours provision dans une bonbonnière; Marcantonio, musicien, s'asseyait, pour composer, à une table chargée de chapons rôtis, de cochons de lait rissolés et de saucisses fumantes; Gluck faisait transporter au milieu d'une prairie son clavecin et quelques bouteilles de champagne; tout au contraire, Sarti ne pouvait travailler que dans une salle immense, voûtée, obscure; Salieri avait besoin, pour exciter son imagination, de se promener à pas pressés dans les rues les plus encombrées de foule; Haydn, comme Buffon, se mettait en grande toilette des pieds à la tête, se rasait et se poudrait; Méhul plaçait sur son piano une tête de mort, et Haendel une bouteille de vin; l'abbé de Saint-Martin se couvrait le chef de neuf calottes; le jésuite Ghezzi portait sept bonnets sous une perruque.

Girardo-Giraldi mettait ses collections dans ses chaussons; quand il discutait et qu'il trouvait un contradicteur, il appelait son valet: Hem! hem! Dave, apporte-moi le chausson de la tempérance, le chausson de la justice, ou le chausson de Platon, ou celui d'Aristote, — selon le sujet de la discussion; — l'abbé de Marolles, auteur de vingt volumes de vers, rimait toujours sur un pied; — Mézeray était extraordinairement frileux; il avait, dès l'entrée de l'hiver, derrière son fauteuil, douze paires de bas étiquetés depuis la lettre A jusqu'à M, et, en sortant de son lit, il consultait son baromètre pour chausser autant de paires de bas que l'exigeait le degré de froid. « J'en suis à PL, disait-il à l'écuyer, au jour d'hiver, et je cours regagner mon feu. — Ayant perdu la vue, Milton fit construire une machine où il se balançait en composant ses vers. — Le poète Philéas, contemporain d'Alexandre, était si fluet, qu'il était obligé de se garnir les jambes de plomb pour ne pas être emporté par le vent.

LE VERRE D'EAU SUCRÉE PARLEMENTAIRE.

LES députés qui parlent ont sur ceux qui ne parlent pas un immense avantage, c'est de pouvoir se régaler d'eau sucrée; non que l'usage de cette boisson rafraîchissante soit interdite aux derniers; mais elle ne coule pour eux qu'à la buvette... Il n'est point permis au législateur inactif, mollement étendu sur son banc, de s'en abreuver dans le sanctuaire de la loi... Il est donc essentiel que ceux qui aiment l'eau sucrée soient orateurs.

Si j'en juge par un bon nombre de discours, je parierais presque, Dieu me pardonne! que beaucoup de Cicérons montent à la tribune non par amour pour les fleurs de rhétorique, mais par amour pour l'eau sucrée; et je dirais même plus: si, au lieu d'eau sucrée, il entraînait dans les habitudes et les convenances parlementaires de donner une boisson plus relevée, plus agréable, plus piquante, comme du vin de Champagne, de Chypre ou de Hongrie, je soupçonne fort que la France compterait un plus grand nombre de talents oratoires.

Quoi qu'il en soit, l'eau sucrée, telle qu'elle est ou telle qu'elle pourrait être, est d'un merveilleux secours pour l'orateur; on peut la regarder comme l'huile de l'éloquence parlementaire; sans elle le gosier semble se rétrécir, la langue se paralyse, la salivation s'arrête; mais avec elle et à petites doses répétées, l'appareil de la parole marche et fonctionne aussi facilement que les rouages de la machine la plus compliquée, quand ils ont été convenablement graissés. Il ne faut donc pas s'étonner, et encore moins prendre de l'humeur, si un orateur interrompt fréquemment le fil de son discours pour se donner le temps de boire... Ces gorgées d'eau dont il s'abreuve sont nécessaires au débordement de son éloquence; plus il boit, plus ses paroles deviennent coulantes, plus sa voix a d'éclat et de charme, plus ses oris passionnés sortent avec retentissement du fond de sa poitrine. Il y a des orateurs qui se griseraient, si l'eau sucrée pouvait griser!...

On conçoit que le député bavard et prolix boive comme il parle, c'est-à-dire avec abondance; et cependant il est à remarquer que l'orateur sobre de paroles ne l'est pas toujours d'eau sucrée, et se livre parfois à des excès bien plus inconsidérés; d'où il suit que la consommation d'eau sucrée à la chambre malgré le petit nombre d'orateurs, est vraiment prodigieuse. Une dizaine d'orateurs, terme moyen, compris les ministres, qui parlent et boivent comme les députés, montent journellement à la tribune. Ce n'est pas trop d'accorder deux verres d'eau sucrée par tête; car il arrive souvent qu'un verre a été entamé et non fini par un orateur pressé de quitter la tribune. Ce n'est pas trop d'accorder deux verres d'eau sucrée par tête; car il arrive souvent qu'un verre a été en-

tamé et non fini par un orateur pressé de quitter la tribune, sans que le député qui lui succède ait jamais consenti à l'achever, ce qui pourtant serait économe! Ce reste d'eau sucrée est abandonné par la chambre, dans sa munificence et sa générosité, à ses garçons de service à titre de pourboire...

Deux verres par tête d'orateur donnent ainsi vingt verres par séance, cinq cent-soixante verres par session... et nous sommes au-dessous de la vérité. Nous pouvons hardiment tripler ce nombre, si nous ajoutons à la consommation des orateurs celle des penseurs distraits à la buvette.

Le verre d'eau sucrée n'a pas toujours l'honneur d'avoir pour lit l'estomac d'un grand homme. Il est sujet à un grand nombre de vicissitudes. Quelquefois souffleté par la gesticulation fougueuse de l'orateur, il va se briser au pied de la tribune; ce qui excite toujours un gros rire dans la chambre, et surtout parmi les députés non buveurs, charmés de trouver une occasion de se venger d'un verre dont leurs lèvres n'ont pu approcher.

Un jour, M. *** dans un moment d'enthousiasme, atteignit de la main son verre d'eau, mais d'une manière si violente que ce verre fut précipité jusqu'au milieu de l'assemblée, surprise de recevoir uneaverse de pluie sucrée, et alla se briser contre le front d'un législateur endormi. M. *** ne put dissimuler sa joie dès qu'il se fut assuré que le dormeur en avait été pour la peur et la honte d'avoir été pris en flagrant délit. C'est un avertissement salutaire, s'écria-t-il en se frottant les mains; monsieur saura dorénavant tout le danger qu'il y a à dormir pendant que je parle.

Le verre d'eau sucrée est porté en pompe sur une assiette de porcelaine blanche et déposé sur le marbre de la tribune avec une gravité toute représentative... Il n'est pas toujours bien rempli, ce dont l'orateur se plaint quelquefois à l'huissier par un regard significatif qui du haut de la tribune tombe d'aplomb sur sa tête comme un coup de foudre. Mais l'huissier se justifie par un autre regard où il est facile de lire en termes respectueux: « Il se peut que le verre ne soit pas plein; mais dès qu'il sera vide je le remplirai. » Et en effet, il le remplit aussitôt, sans que l'orateur dans l'embarras, de nuire à la fluidité, à la limpidité de son éloquence.

Le verre d'eau sucrée est avec la sonnette, l'urne et la boule, l'une des premières nécessités du gouvernement représentatif... O verre d'eau sucrée!... qui se serais jamais douté avant 1789 de ta force et de ta puissance!...

(Extrait de l'Art de devenir Député.)

AGENCE DRAMATIQUE DU MIDI,

Rue de la Pomme, 14, à TOULOUSE.

Le directeur de l'Agence Dramatique du Midi publie régulièrement un tableau général des artistes en disponibilité. Cette publication, dont l'envoi est adressé tous les mois aux directeurs de théâtres, présente un double avantage: d'abord, pour MM. les directeurs, celui de trouver agglomérée sous un même cadre la nomenclature des artistes en tout genre, parmi lesquels ils pourront fixer leur choix sur ceux qui seront les mieux appropriés, par la nature de leurs talents, à l'esprit des habitants de leurs localités; ensuite, celui non moins important de connaître la limite de leur science, l'ultimatum de leurs prétentions, les ressources de leur répertoire, sans frais de correspondance, le plus souvent très-dispendieux.

Ce genre de tableau, dont on ne saurait contester l'utilité, a déjà fourni à plusieurs directeurs le moyen de remplir sans empressement les vides de leur personnel. — MM. les artistes, de leur côté, ne rencontreront pas d'obstacle sérieux dans la recherche de leur convenance. Il est donc de leur intérêt d'adresser promptement au directeur de cette agence des renseignements précis sur leur position, leur répertoire et prétentions bien circonstanciés.

Monsieur Dupin, n'agissant que dans l'intérêt des directeurs et des artistes, ose espérer que les intéressés qui lui feront l'honneur de s'adresser à son agence, n'auront qu'à se louer des procédés délicats et loyaux employés dans les transactions qu'ils seront appelés à consommer avec l'administration dont il est le chef. Il ne se dissimule pas les tentatives qui lui seront suscitées par les exploiters de la capitale; il a déjà été à même d'éprouver le funeste résultat de leurs manœuvres perfides, dans le but d'anéantir un établissement qui commence à porter ombrage à ces agioteurs émérites de haut lieu.

La bonne volonté dont le directeur est animé n'obtiendra qu'une partie de son effet, si elle n'est corroborée par le concours simultané de MM. les directeurs et artistes. C'est dans l'intime conviction de la droiture de ses intentions, qu'il attend avec confiance la solution du problème, qu'il espère résoudre avec leur participation: Progrès de l'art dramatique, bien-être des directeurs, amélioration des diverses classes d'artistes, tel est le but qu'il s'efforcera d'atteindre, l'objet constant de sa sollicitude.